CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
491e ET 492e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

40



LA
MÈRE DU CONDAMNÉ

DRAME EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

PAR

Mme D. ROUY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-BEAUMARCHAIS, LE 3 MAI 1860.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HERMANN	MM.	Aimé.	UN GEOLIER	MM.	Gustave.
ANDRÉ, son fils		Gobert.	UN OFFICIER		....
HENRI, comte de Fronsberg		Simon.	PREMIER PAYSAN		Victor.
DON JOSÉ, officier espagnol		Mazet.	DEUXIÈME PAYSAN		....
FRITZ, geôlier		Martial.	UN CONTREBANDIER		....
PIERRE, domestique de la comtesse de Fronsberg		Damas.	LA COMTESSE DE FRONSBERG	Mmes	Marie Duest.
JEAN, pêcheur		Godard.	MARGUERITE, sa fille adoptive		Jules Magdeleine.
UN AUBERGISTE		Victor.	JEANNETTE		Blanche.
UN MAGISTRAT		Henri.	LISBETH, fille de Fritz, âgée de 16 ans.		Adrienne.
			SOLDATS, PAYSANS, INVITÉS.		

La scène se passe en Hollande, à la fin du XVIe siècle.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA PRISON DE HARLEM.

Intérieur d'un cachot : au fond, porte principale; à gauche, une fenêtre; porte paraissant condamnée dans le mur de droite, faisant face à une autre porte à gauche; table et chaise à gauche, au premier plan; banc à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

FRITZ, UN AUTRE GEOLIER, puis LISBETH.

FRITZ. C'est égal, tout geôlier qu'on est, on a du cœur; et quand je pense que c'est pour avoir défendu notre pays que ce brave M. Frédéric ne pourra peut-être pas obtenir sa grâce, cela me fait mal; car, enfin, tout en étant au pouvoir des Espagnols, nous n'en sommes pas moins des Hollandais, et il est dur de voir traiter ainsi ceux qui veulent prendre les intérêts du pays.

AUTRE GEOLIER. Avec toutes tes belles paroles, toi, tu te feras prendre un jour, c'est sûr; le plus prudent, vois-tu, est de ne pas se mêler des affaires des autres. Mais, à propos de M. Frédéric, sais-tu ce que l'on compte faire de son voisin André? (Il montre la porte condamnée à droite.)

FRITZ. Oh! quant à celui-là, son affaire est claire. (Il se serre le cou.)

AUTRE GEOLIER. Et il ne l'aura pas volé! A-t-on jamais vu un pareil coquin? non-seulement dévaliser les gens, mais encore s'en défaire avec un sang-froid qui donne la chair de poule, rien que d'y penser!..

LISBETH, entrant par la porte de gauche. Père, il y a chez maman, une pauvre jeune dame qui pleure, et qui dit qu'elle veut voir M. Frédéric.

FRITZ. Voir Frédéric Muller!.. c'est impossible! A-t-elle un permis?

LISBETH. Non, papa.

FRITZ. Alors, qu'elle aille au diable! Dis à ta mère de la renvoyer.

LISBETH. Maman ne le fera pas, et moi, je veux que tu viennes!

FRITZ. Ah! tu veux!..

LISBETH. Oui, je ne veux pas qu'elle pleure, cette dame!.. Je veux qu'elle voie M. Frédéric!.. (Elle frappe du pied.)

FRITZ. Doucement... doucement, ne nous fâchons pas... je vais voir cela.

SUISSE GEOLIER. En v'là un qui peut dire qu'on le mène par le bout du nez!.. Et une enfant encore!.. ça fait pitié!..

LISBETH, entraîne son père. Viens vite, papa. (Ils sortent tous.)

SCÈNE II.

ANDRÉ, seul, ouvrant avec peine la porte murée, à droite. Enfin!.. (Il regarde de tous côtés.) Malédiction!.. c'est un autre cachot!.. Eh quoi!.. six mois de travaux incessants pour dégager cette porte qu'on avait murée, scier les barreaux de ma fenêtre qui donne sur la mer, et tout cela pour rien!.. Oh! non, cela ne sera pas!.. dussé-je, pour devenir libre, commettre encore un crime, je n'hésiterai pas!.. (On entend grincer la serrure.) Quelqu'un!.. il n'est pas encore temps d'agir!.. (Il rentre dans son cachot et referme la porte.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, FRITZ.

FRITZ, entrant par la porte de gauche. Par ici, Mam'selle, descendez deux marches; là, vous y êtes. Dame!.. il ne fait pas clair ici comme en plein midi!..

MARGUERITE. Quel affreux cachot!..

FRITZ. Allons, Mam'selle, ne perdons pas de temps... Regardez par cette fenêtre, vous verrez peut-être celui que vous pleurez!.. Dame! je sais ben que, pour une jeunesse, ce n'est pas gai de se trouver dans une prison; je ne voulais pas vous laisser entrer, mais ma fille le voulait; et puis, lorsqu'avec votre voix si douce, vous m'avez demandé à voir M. Frédéric, je n'ai pu vous refuser, d'autant plus que vous avez accompagné vos prières d'un argument!.. (Il fait sauter une bourse dans sa main.) Eh bien!.. le reconnaissez-vous?

MARGUERITE. Non, je vois bien plusieurs prisonniers qui se promènent, mais il n'est pas avec eux!

FRITZ. Allons! ne vous faites donc pas tant de peine, ma belle demoiselle, il est au greffe avec son ami, et au sortir de là l'un des deux sera libre!.. Dieu veuille que ce soit M. Frédéric!..

MARGUERITE. Libre!..

FRITZ. Tenez, voici justement la porte qui s'ouvre, voyez-vous, à droite, regardez bien, vous allez les voir passer.

MARGUERITE. Je vois en effet deux hommes traverser la cour, mais je ne peux encore distinguer leur visage; l'un d'eux se retourne!.. Ah!..

FRITZ. Allons!.. v'là que vous vous trouvez mal, à présent!..

MARGUERITE. C'est lui!.

FRITZ. Venez, Mam'selle, venez...

MARGUERITE. Oh! vous qui avez été si bon pour moi!.. ayez pitié de mes larmes, de mon désespoir, laissez-moi le voir, lui parler!..

FRITZ. Le voir!.. lui parler!.. vous n'y pensez pas! Mais si on savait seulement que je vous ai laissée entrer ici, je serais renvoyé!.. Et j'ai une femme et un enfant à nourrir, voyez-vous, Mam'selle; il faut que je pense à eux, avant tout.

MARGUERITE. Mon Dieu! ne l'aurais-je retrouvé que pour le perdre encore!..

FRITZ. Dépêchons, Mam'selle, dépêchons, pour l'amour du ciel!.. (Il entraîne Marguerite par la porte de gauche. — La porte au fond s'ouvre, Henri et Jacques sont ramenés par des soldats; la porte se referme sur les deux prisonniers.)

SCÈNE IV.

HENRI, JACQUES.

JACQUES, dépose en entrant son manteau et son chapeau sur la chaise. Condamné à mort!.. Cette idée me brise le cœur!.. Si jeune, plein d'avenir et mourir sur un échafaud!..

HENRI. Ne t'attriste pas de cette condamnation, Jacques!.. et surtout ne me plains pas!.. Que m'importe la vie!.. Chassé par ma mère, en proie à toutes les passions, n'ayant plus de frein pour les arrêter, qui sait... ce que je serais devenu!.. Depuis mon départ de la maison paternelle, je me livrai à tous les excès!.. je connaissais trop le caractère de ma mère pour espérer obtenir jamais mon pardon... Entraîné par des amis, ne voyant pas l'abîme ouvert sous mes pas, je m'engageai follement dans les rangs de ceux qui combattent les Espagnols, oppresseurs de notre belle Hollande, et, bientôt arrêté, j'expie par la mort les fautes de ma vie.

JACQUES. Mais tu as écrit à ta mère; elle obtiendra un sursis, et alors...

HENRI. J'ai écrit à ma mère, c'est vrai, mais pour lui reprocher sa sévérité, et lui montrer jusqu'où elle m'avait entraîné!.. Oui, je lui ai écrit, mais je ne puis recevoir de réponse, car elle ignore et ignorera toujours que Frédéric Muller est son fils!

JACQUES. Eh quoi!.. ce nom n'est pas le tien?

HENRI. Non; au milieu de toutes mes folies, j'ai conservé encore assez le respect que je dois à mes ancêtres pour ne pas traîner dans la fange le nom qu'ils m'ont légué pur et sans tache! Frédéric Muller va porter sa tête sur le billot, mais Dieu seul saura que l'obscur aventurier est le descendant d'une race illustre qui fut toujours l'honneur de son pays.

JACQUES. Je t'en supplie, près de paraître devant le Seigneur, étouffe en ton cœur tout sentiment de colère, oublie la sévérité de ta mère, pour ne te rappeler que ses bontés... Tu l'accuses, ingrat, et tu oublies que tu fus le seul coupable... tu oublies que dans un moment d'égarement et de folie!..

HENRI. Oh! tais-toi, Jacques, ne me rappelle pas cet affreux souvenir!.. ne me rappelle pas que j'ai osé menacer ma mère!..

JACQUES. C'est de ce moment, crois-moi, que datent tous tes malheurs.

HENRI. Oui... car pour chasser de mon esprit cette action coupable, me sachant indigne de pardon, je n'ai plus osé me présenter devant ma mère; j'ai fui le toit paternel et suis devenu, presque sans le savoir, chef du parti qui s'était formé contre don Juan d'Autriche.

JACQUES. Et c'est ce qui t'a perdu!.. Fils, tu t'es révolté contre ta mère!.. sujet rebelle, tu t'es révolté contre le pouvoir souverain!.. et le châtiment a suivi de près la faute... Crois-moi, c'est à toi de pleurer!.. c'est à toi de pardonner!..

HENRI. Je t'en prie, Jacques, ne revenons pas sur le passé!.. je veux... je dois m'étourdir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, apporte un panier avec des bouteilles et des verres. Tenez, M. Frédéric, voilà tout ce que vous m'avez commandé. (Jacques s'assied sur le banc.)

HENRI, s'asseyant près de la table. A la bonne heure!.. je pourrai au moins fêter mon dernier jour!..

FRITZ. Je suis bien heureux de vous voir ainsi prendre votre parti en brave!.. Pour moi, foi de geôlier! j'ai vu bien des prisonniers disparaître de ce monde, mais je n'ai jamais éprouvé ce que je ressens pour vous.

HENRI. Tu es un brave homme, Fritz! (Il remplit les verres.) A ta santé!.. (Il trinque avec Fritz.)

FRITZ. Bien obligé. (Il boit.)

HENRI. Eh bien!.. Jacques, tu ne nous tiens pas tête!.. Allons, ami, viens noyer ton chagrin dans ce verre de chypre, et que mon dernier jour ne soit pas attristé par tes larmes!..

FRITZ. Oh! si je l'avais pu, moi, je vous aurais procuré un bien grand plaisir... mais il y allait de ma place, et, vous comprenez...

HENRI. Un plaisir!.. il ne peut y en avoir d'autre pour moi que celui de boire et de m'étourdir. (Il remplit son verre et boit.)

LE GEOLIER. Et embrasser une belle et brave jeunesse, ça n'aurait donc été rien, ça!..

HENRI. Que parles-tu de jeune fille?

FRITZ. Eh ben! oui, il en est venue une; et même lorsque vous êtes sorti du greffe, elle est presque tombée évanouie dans mes bras, en s'écriant : « C'est lui!... »

HENRI se lève. O mon Dieu!... de quel espoir bercez-vous mon cœur!... Ces mots, il n'y a que Marguerite qui ait pu les prononcer!... Mais il est impossible qu'elle ait abandonné la comtesse, et si elle est dans ce pays, elle ne peut y être seule!.. Oh! j'ai blasphémé!... j'ai presque maudit ma mère, et peut-être, en cet instant, m'a-t-elle pardonné et verse-t-elle des larmes sur son fils ingrat!... Je cherchais à m'étourdir, à ne rien regretter de la vie, et pendant ce temps, Marguerite, doux ange de miséricorde et d'amour, tu priais pour le pauvre insensé!...

JACQUES, venant à Henri.. Calme-toi, je t'en conjure.

FRITZ. Eh ben! monsieur Frédéric, vous si brave tout à l'heure, vous vous laissez aller comme une femmelette... Allons donc!... un peu de courage, que diable! .. et puis, qui vous dit que vous ne la verrez pas, cette jeunesse : je lui ai conseillé de s'adresser au gouverneur, qui, touché de sa beauté et de ses larmes, lui accordera peut-être une permission...

HENRI. Non!... non!... je ne la verrai plus, elle est près de

la prison sans doute, et je ne puis lui dire que je l'aime et que je me repens!...

FRITZ, montrant Marguerite qui entre par le fond, accompagnée de l'autre geôlier. Quand je vous disais qu'il ne fallait pas tant vous désespérer!... (Il sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, se jette dans les bras de Henri. Henri!

HENRI. Je vous revois enfin!... je vous serre contre mon cœur!...

MARGUERITE. Maintenant que je vous ai retrouvé, je ne vous quitte plus; vous ne savez pas tout ce que nous avons souffert depuis votre départ; je ne parle pas de moi, Dieu seul sait les larmes que j'ai versées, et qu'il me fallait cacher à votre pauvre mère, pour ne pas redoubler sa douleur!...

HENRI. Que dites-vous, ma mère?...

MARGUERITE. Elle a bien pleuré!... elle a bien maudit sa sévérité!... Elle vous a cherché partout!.. Partout, elle demandait son enfant!... Mais vous aviez changé de nom, Henri, et personne ne pouvait nous donner des nouvelles du comte de Fronsberg. Alors, une fièvre horrible la saisit!... Pendant six mois, je tins entre mes bras un être privé de raison.

HENRI. Et c'est moi... moi, qui en suis cause!...

MARGUERITE. Enfin, après des soins sans nombre, on parvint à la rendre à elle-même!... Mais, hélas! après cette affreuse maladie, un malheur plus grand vint la frapper!... Elle perdit la vue.

HENRI. Aveugle!...

MARGUERITE. Depuis ce temps, elle ne fait que pleurer, en vous appelant des plus tendres noms!... et lorsqu'elle reçut votre lettre... lorsqu'elle apprit votre condamnation, elle jura qu'elle ne vous survivrait pas!.. en vain, étouffant ma propre douleur, je voulus calmer son désespoir!... En vain, suppliante et baignée de larmes, je me traînai à ses pieds, la conjurant de vivre .. Tout était inutile!... j'étais à bout de forces et de courage, lorsque Dieu m'inspira!... J'avais entendu parler de Frédéric Muller, et je ne sais pourquoi à ce nom j'avais tressailli!... « Encore quelques jours, m'écriai-je, et, je vous le jure, je découvrirai la prison de Henri et je le ramènerai dans vos bras!... »

HENRI. Chère Marguerite!...

MARGUERITE. Oh! c'est que je m'étais rappelé les premiers jours de notre enfance!... Je m'étais souvenue du petit ange aux yeux si doux, que tous deux nous tînmes sur les fonts du baptême, et qui s'appelait Frédéric Muller!...

HENRI. Pauvre petit ange, en effet, que Dieu rappela bientôt à lui!...

MARGUERITE. Eh bien! ce nom, en réveillant mes souvenirs, m'avait donné la certitude que vous seul aviez pu le prendre. Aussi, je me rendis à la prison où l'on m'avait dit qu'était renfermé Frédéric Muller, et, grâces à mes prières, le gouverneur m'a laissée pénétrer jusqu'à vous!... Maintenant que je sais où vous êtes, nous vous sauverons, Henri, nous vous sauverons!... (On entend un bruit sourd de coups de marteau.)

JACQUES, allant à la fenêtre. Juste ciel!... le supplice s'apprête!...

HENRI. Grand Dieu!...

JACQUES. Pourvu qu'elle ne se doute de rien. (Il se place devant la fenêtre, afin d'empêcher Marguerite de voir.)

MARGUERITE. Qu'avez-vous, Henri?

HENRI. Rien, ma bien-aimée! (A part.) Mon Dieu! donnez-moi la force de la tromper!... (Haut.) Chère Marguerite, bientôt nous serons réunis; mais, vous devez le comprendre, si on savait qui vous êtes, on redoublerait de surveillance, de rigueur... et alors il me serait impossible de fuir... Attendez-moi près de la frontière, et bientôt j'irai vous rejoindre.

MARGUERITE. Vous avez raison, mon ami, je pars... je vais rassurer votre mère...

HENRI, la serre contre son cœur. Adieu!.. dites-lui bien que je me repens et que je la bénis du fond du cœur!.. (Il va frapper à la porte du fond, et appelle Fritz qui paraît.)

MARGUERITE. Adieu, Henri, adieu!... ou plutôt au revoir!...

HENRI. Il la serre sur son cœur. Adieu, Marguerite!... (Marguerite et le geôlier sortent.)

SCÈNE VII.

HENRI, JACQUES, puis FRITZ.

HENRI. Partie!... je ne la verrai plus!... et ma mère! Oh! que je l'aimerais maintenant, si je pouvais retourner près d'elle!... de combien de soins, j'entourerais sa vieillesse!... Je fus bien coupable, mais le châtiment que vous m'infligez est terrible, Seigneur!.. Mourir à vingt-cinq ans!.. Mourir!.. lorsque l'on est aimé!... (Il tombe accablé sur le banc.)

JACQUES. Du courage, Henri, de la résignation, que ne puis-je donner ma vie pour toi!... Que ne puis-je prendre ta place, sur ce billot maudit!.. La liberté!... Pourquoi me la rend-on à moi?... A qui me dévouer?.. Qui aimer sur la terre?...

HENRI, se lève. Tu demandes à quoi peut te servir la liberté?.. Eh bien!... veux-tu me jurer d'accomplir ma dernière volonté?... Veux-tu remplacer près de ma mère le fils que la mort va lui enlever?

JACQUES. Que dis-tu?...

HENRI. Tu l'as entendu... Que ma mère apprenne que j'ai cessé d'exister, et elle ne me survivra pas!... Eh bien!.. je t'en supplie, prends ma place auprès d'elle: je sais que tu rempliras saintement le mandat qu'un mourant te confie, je sais que les plus tendres soins ne manqueront pas à la pauvre aveugle!... Voilà huit ans que je l'ai quittée, il te sera facile de la tromper... au moins, en mourant, j'aurai la consolation de savoir que ma mère peut être encore heureuse!...

JACQUES. Oui, j'accepte avec bonheur cette mission sainte et sacrée!... Je serai pour ta mère le fils le plus tendre et le plus respectueux... Je te le jure; et si un jour elle vient à découvrir l'affreuse vérité, je l'aurai tant aimée, qu'elle ne voudra pas me laisser seul sur la terre, et vivra pour pouvoir te pleurer avec moi!...

HENRI. Je n'attendais pas moins de ton amitié, Jacques, je meurs tranquille, car en te confiant ma mère, j'ai assuré son bonheur. (Il frappe à la porte et appelle Fritz.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, FRITZ.

HENRI. Tu fus toujours plein de bonté pour moi, Fritz, je te demande une dernière faveur, ne me la refuse pas.

FRITZ. Vous savez bien, monsieur Frédéric, que tout ce que je peux faire pour vous, je le fais toujours... Parlez... Que voulez-vous de moi?...

HENRI. Il faut que j'écrive à la jeune fille qui sort d'ici, il y va du bonheur, de la vie de ma mère.

FRITZ. Cela m'est expressément défendu; mais, à la garde de Dieu!... il ne sera pas dit qu'un jour comme aujourd'hui je vous aurai refusé quelque chose...

HENRI. Merci, mon brave Fritz.

FRITZ. Je reviens à l'instant avec tout ce qu'il vous faut. (Il sort.)

SCENE IX.

JACQUES, HENRI puis FRITZ.

HENRI. Tâche de calmer la douleur de Marguerite, Jacques; dis-lui que je veux qu'elle vive, pour aimer ma mère et veiller sur elle. (Il va à la fenêtre.) Allons!.. tout est prêt!.. dans quelques instants je vais te quitter pour toujours. Je t'en prie, Jacques, n'abandonne pas cette fenêtre; que ton regard ami me suive jusqu'à mon dernier moment, et qu'une prière s'élève au moins pour moi vers le Seigneur!..

JACQUES. Henri!.. mon pauvre Henri!.. (Il se jette dans ses bras.)

FRITZ apporte l'encre et le papier, et les déposant sur la table. Voilà ce que vous m'avez demandé, monsieur Frédéric; mais hâtez-vous d'écrire... dans un instant, hélas! il sera trop tard!.. (Henri écrit. A Jacques.) Voyez-vous monsieur Jacques, il est dur d'être geôlier.

HENRI, donnant une lettre à Jacques. Tiens!.. songe à ton serment!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT, SOLDATS.

(La porte du fond s'ouvre, un magistrat accompagné de soldats paraît.)

LE MAGISTRAT. Faites votre prière, Frédéric Muller, et suivez-nous (A Jacques.) Quant à vous, Monsieur, on a reconnu votre innocence vous allez être libre. Fritz, venez.

HENRI. Du courage, Jacques, songe à ma mère, et console Marguerite. (Jacques se jette dans les bras de Henri qui le serre sur son cœur; Henri se retourne fièrement du côté du magistrat, et lui fait signe qu'il est prêt à le suivre. Ils sortent.)

SCENE XI.

JACQUES, puis ANDRÉ.

JACQUES. C'en est donc fait!.. plus d'espérance! (Allant à la fenêtre.) Il me regarde... (Il lui fait un signe d'adieu.) Oh! meurs en paix, pauvre martyr!.. Ta mère sera sauvée; je tiendrai mon serment!..

ANDRÉ, ouvrant la porte de droite. Enfin, l'heure de la délivrance a sonné!.. (Il entre dans le cachot un poignard à la main.)

JACQUES. Il pose sa tête sur le billot. Ah!.. (Il cache sa tête dans ses mains.)

ANDRÉ, à part. Eh quoi!.. lorsque par la mort de cet homme je puis reconquérir ma liberté et sauver ma vie, j'hésiterais encore!.. Ce serait de la folie... Il le faut!.. (Il s'approche de Jacques sans être vu et le frappe. Jacques tombe. André a comme un moment de repentir.) Il le fallait!.. Et la lettre que j'oubliais!.. (Il saisit la lettre sur le corps de Jacques.) Maintenant, la mer va engloutir les preuves de mon crime. (Il saisit le cadavre et disparaît avec lui un instant dans son cachot, puis revient comme épouvanté.) Qu'ai-je fait!.. Allons, plus de remords!.. Libre!.. je suis libre!.. (On entend grincer la serrure.) Quelqu'un!.. C'est Fritz sans doute. (Il s'enveloppe du manteau qui est sur la chaise, et enfonce son chapeau sur ses yeux; la nuit est venue pendant la dernière scène.)

SCÈNE XII.

ANDRÉ, FRITZ.

FRITZ. Tenez, monsieur Jacques, voici votre mise en liberté! (Il lui remet un papier.)

ANDRÉ, cache sa figure, saisit vivement le papier. Merci!.. Adieu!.. (Il sort vivement.)

FRITZ. En v'là un qui a du chagrin. Dame!.. c'est ben naturel, j'en ai ben, moi, tout geôlier que je suis... (Il va à la fenêtre.) Ah çà! qu'est-ce que cela signifie?.. il n'y a plus personne dans la cour. (La porte du fond s'ouvre, Henri paraît accompagné du magistrat et précédé des soldats.)

SCÈNE XIII.

FRITZ, HENRI, UN MAGISTRAT, SOLDATS.

HENRI. Que me voulez-vous?.. et pourquoi, après m'avoir conduit au supplice, me ramener dans cette prison?.. C'est trop de tortures!.. Vous l'avez vu, Monsieur, j'attendais la mort avec calme... Pourquoi différer encore?..

LE MAGISTRAT. Parce que le gouvernement espagnol, touché de votre jeunesse, vous fait grâce de la vie et commue votre peine en prison perpétuelle... Mais, sachez-le bien, pour tous Frédéric Muller est mort, votre condamnation et votre jugement sont proclamés dans toute la ville, vous êtes rayé du nombre des vivants... et si jamais l'idée de fuir s'emparait de votre esprit, ce ne serait plus la prison, mais la mort qui vous attendrait.

FRITZ, à part. En v'là de la chance... Je suis ben heureux!..

UN MAGISTRAT. Suivez-nous, Fritz. (Ils sortent tous, excepté Henri, par la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

HENRI, seul. Cette prison doit être mon tombeau a-t-il dit!.. Cette captivité est pire que la mort!.. Ah! si je pouvais fuir!.. Si je pouvais faire savoir à Jacques, à ma mère que j'existe encore! (Regardant de tous côtés.) Mais non!.. vaine espérance!.. Il me faut vivre ici, seul! toujours seul! (Il cache sa tête dans ses mains et tombe anéanti sur le banc.)

SCÈNE XV.

HENRI, LISBETH, FRITZ.

LISBETH, appuyant sa main sur l'épaule de Henri. Et nous, monsieur Frédéric, vous nous oubliez donc?

HENRI. Lisbeth, chère enfant!

FRITZ. Et puis, voyez-vous, m'est avis que tant qu'on est vivant, il ne faut jamais désespérer de l'avenir!..

HENRI, se levant. Tu as raison, Fritz. (Il leur prend les mains.) Merci à vous mes amis, qui apportez au pauvre prisonnier des paroles de consolation et d'espérance!..

DEUXIÈME TABLEAU.

L'AUBERGE DES TROIS-PINS.

Salle d'auberge: porte principale au fond. — Fenêtre à gauche. — Porte à droite. — Tables à droite et à gauche au premier plan; des paysans et des paysannes sont attablés.

SCÈNE PREMIÈRE

L'AUBERGISTE, JEANNETTE, PREMIER PAYSAN, DEUXIÈME PAYSAN.

PREMIER PAYSAN. Quand je vous disais, moi, qu'il serait condamné.

L'AUBERGISTE. Eh ben! c'est dommage, quoi? C'était un vrai Hollandais, celui-là, et non une moitié d'Espagnol! (Les paysans frappent sur la table.) Holà, à boire!..

L'AUBERGISTE. Voilà... voilà... voilà.

PREMIER PAYSAN. Avec ses voilà, on aurait le temps d'avoir le palais desséché.

L'AUBERGISTE. Un peu de patience, que diable!.. ne dirait-on pas que je refuse ma marchandise!.. On va vous servir donc!.. (Il s'éloigne.)

DEUXIÈME PAYSAN. Il s'en va et ne nous donne rien! (Tous frappant sur la table.) A boire!...

L'AUBERGISTE. Voilà... voilà... voilà. (Il pose des cruchons sur la table et des verres.)

PREMIER PAYSAN. C'est ben heureux!..

JEANNETTE. Dites donc, et cette pauvre dame aveugle qui est arrivée ces jours derniers, est-ce qu'elle est toujours ici?

L'AUBERGISTE. Oui, ma belle enfant, et lorsque tous ces enragés font tant de vacarme, j'ai toujours peur que cela ne parvienne jusqu'à elle et ne lui fasse mal, à cette chère dame... elle a l'air d'avoir tant de chagrin!

DEUXIÈME PAYSAN. Ça, c'est vrai, dame!..

JEANNETTE. Heureusement qu'elle a un ange auprès d'elle, mam'selle Marguerite.

PREMIER PAYSAN. Oh! oui, elle est bonne et gentille cette jeunesse.. ce n'est pas comme la bière...

L'AUBERGISTE. Eh ben! je vous conseille de vous en plaindre!.. et aujourd'hui encore!.. (Tous se mettent à rire.)

DEUXIÈME PAYSAN. Il est certain que, par miracle, elle est moins mauvaise que d'ordinaire.

L'AUBERGISTE. Ma bière est toujours bonne, entendez-vous; il faut être enragé de méchanceté comme vous l'êtes, pour toujours se plaindre!

PREMIER PAYSAN, riant. Ah! ah! le voilà qui se fâche à présent!..

L'AUBERGISTE. C'est vrai, ça; vous lasseriez la patience d'un saint!..

DEUXIÈME PAYSAN. La!.. la! du calme!.. Tiens, ma belle enfant, pour remettre le bon ordre, chante-nous la ronde des paysans.

TOUS. Oui... oui... la ronde!..

JEANNETTE. Bien volontiers.

PREMIER COUPLET.

Air nouveau : musique de M. Bossay.

On vante de l'Espagne
Les vins fameux,
Et ceux de l'Allemagne,
Si capiteux,
Le Hollandais préfère
Au meilleur vin
De notre franche bière
Le goût divin.
Et gai, gai, gai, choquons tous notre verre,
Et gai, gai, gai, répétons ce refrain,
Et gai, gai, gai, vive la bonne bière!..
Et gai, gai, gai, c'est notre boute-en-train!

(Ils frappent tous la table avec leur verre en répétant le refrain.)

DEUXIÈME COUPLET

Femmes partout en France,
C'est le dicton,
Brillent par l'inconstance,
C'est de bon ton;
Mais vous autres, bons drilles,
Vous aimez mieux
Nos fillettes gentilles
Au cœur joyeux.
Et gai, gai, gai, nargue donc la tristesse!
Et gai, gai, gai, dansez, amusez-vous!
Et gai, gai, gai, la gaieté vaut richesse,
Et gai, gai, gai, amis, embrassons-nous!

(Chaque paysan doit prendre une paysanne, lui faire faire un tour et l'embrasser après, en chantant le refrain.)

TROISIÈME COUPLET.

(A ce couplet, tous les paysans doivent s'avancer avec Jeannette sur la scène et en découvrir.)

Pour travailler sans cesse
Dieu nous créa.
Plaisirs, paix et richesse,
Oui, tout est là.
De la terre féconde
Nous retirons
Ce qui nourrit le monde,
Blés et moissons.
Et gai, gai, gai, remplissons notre tâche,
Et gai, gai, gai, pour être heureux toujours!
Et gai, gai, gai, travaillons sans relâche,
Et gai, gai, gai, nous aurons de beaux jours!

(Ils se mettent à rire et à boire.)

L'AUBERGISTE. Silence, voici la pauvre dame aveugle.

JEANNETTE. Tiens!.. c'est notre brave colporteur qui la conduit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, HERMANN.

LA COMTESSE, bas, à Hermann. Tout ce monde me fait mal, je préfère rentrer dans ma chambre.

HERMANN. Un instant, ma'me la comtesse, je m'en vas les éloigner. (Il la fait asseoir et revient près des paysans.)

L'AUBERGISTE. Bonjour, camarade!

HERMANN. Bonjour, mes amis! Dites donc, cela vous serait il égal de boire un peu plus loin, le choc de vos verres lui fait mal, à cette pauvre dame, et elle vous en serait bien reconnaissante.

PREMIER PAYSAN. Cela suffit, mon brave, on s'en va. (Ils lui serrent la main.) Au revoir, Hermann!

HERMANN. Au revoir! (Ils sortent tous.)

LA COMTESSE. Merci de les avoir fait partir, car d'ici, au moins, tu peux voir revenir Marguerite. Que les heures sont lentes à s'écouler!.. (Écoutant.) Cette fois!.. Non, les pas s'éloignent!.. Hermann, ouvre cette fenêtre, et toi, qui peux voir au loin, regarde... Marguerite arrive, n'est-ce pas? (Elle se lève.)

HERMANN. Je vous en prie, ma'me la comtesse, calmez-vous.

LA COMTESSE. Ah! tu me fais mourir avec ta raison! Tu veux que j'arrête les battements de mon cœur, et il s'agit de mon fils que j'ai perdu par ma cruelle sévérité!.. Tu ne peux comprendre les douleurs qui me déchirent quand je songe aux souffrances de mon fils bien-aimé!.. Tu n'es père que de nom... et la mort de ton fils n'a pas brisé ton âme!.. Tu ne l'as jamais aimé!..

HERMANN. Moi!.. je ne l'ai pas aimé!..

LA COMTESSE. Cette émotion!.. Eh quoi!.. ce fils que tu semblais maudire?..

HERMANN. Je le pleure depuis quinze ans!.. ma'me la comtesse... et s'il était là... près de moi...

LA COMTESSE. Mais il existe donc? Pourquoi m'en avoir fait un mystère?

HERMANN. Pourquoi!.. Vous parlez de douleur, ma'me la comtesse... mais vous ne pouvez connaître l'étendue de la mienne!.. Votre fils, malgré ses erreurs, ses fautes même, est resté digne de vous; mais le mien!.. oh! le mien!.. est un misérable indigne de pardon!.. et cependant... si un danger le menaçait... je le sens... j'oublierais tout pour le sauver!..

LA COMTESSE. Pauvre Hermann!.. Nous tâcherons, par notre amitié, de calmer ton chagrin.

HERMANN. Merci, ma'me la comtesse!

LA COMTESSE. Mais le temps s'écoule et Marguerite ne revient pas. (Elle se lève et regarde par la fenêtre.) Rien!.. Je ne vois rien!.. (Écoutant à la porte.) Oh! cette fois!.. je ne me trompe pas... c'est elle! (Elle tombe accablée sur la chaise.)

HERMANN. Vous pâlissez!..

LA COMTESSE. Rassure-toi, j'ai encore la force de tout entendre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

HERMANN. La voilà!

MARGUERITE, s'élançant vers la comtesse. Ma mère! (Elle s'agenouille près d'elle.)

LA COMTESSE. Enfin!.. ce Frédéric Muller, c'est bien mon fils? Tu l'as vu? Tu lui as parlé?

MARGUERITE. Oui...

LA COMTESSE. Il va venir, n'est-ce pas? Cette pensée me rend folle de bonheur!

MARGUERITE. Madame!..

LA COMTESSE. Ne crains rien, chère enfant, une mère peut supporter tant de joie sans mourir!.. Mais il ne court aucun danger? Tu ne me trompes pas? C'est que, s'il me fallait maintenant renoncer à l'espérance de le serrer sur mon cœur, ce serait pour moi le coup de la mort!..

MARGUERITE. Je vous l'ai dit, Henri vit et vous aime... Seulement, il ne peut encore fuir en ce moment...

LA COMTESSE. C'était trop de bonheur, en effet!..

MARGUERITE. Pourquoi ce découragement? Henri vous sera bientôt rendu... des amis puissants le protégent...

HERMANN. Vous l'entendez, ma'me la comtesse, on le protége!

MARGUERITE. Il ne peut fuir encore, mais il viendra nous rejoindre dans quelques jours à la frontière.

LA COMTESSE, avec douleur. A la frontière!.. Mais il faut donc nous éloigner sans lui!

MARGUERITE. Il vous en prie, car si on connaissait nos démarches, si on savait que vous êtes sa mère, cela éveillerait les soupçons... on redoublerait de surveillance, et alors...

HERMANN. Tout cela est vraiment bien juste, ma'me la comtesse.

LA COMTESSE. Mais est-il sûr d'être libre?.. de pouvoir nous rejoindre?..

MARGUERITE. Dans quelques jours, il me l'a promis.

LA COMTESSE. Il a bien souffert?.. Il est bien changé?.. M'a-t-il pardonné ma sévérité?

MARGUERITE. Vous pardonner!.. mais c'est lui qui se repent! c'est lui qui vous implore et vous crie: « Oubli et pardon!.. »

LA COMTESSE, se levant. Merci, Seigneur, qui me rendez mon fils digne de mon amour!.. J'ai besoin de recueillement après une telle émotion! (Marguerite se relève.) Quant à vous, mes amis, qui, si longtemps avez vu couler mes larmes, réjouissez-vous, car je suis une bienheureuse mère! (Elle rentre dans sa chambre, conduite par Marguerite, qui revient de suite.)

SCÈNE IV.

HERMANN, MARGUERITE.

MARGUERITE. Hermann, j'ai menti!.. Pour sauver ma bienfaitrice!.. pour l'arracher à la mort, je l'ai trompée!..

HERMANN. Eh quoi! cet espoir que vous lui avez donné, Mam'selle!.. cette certitude du retour de Henri?..

MARGUERITE. Tout cela n'est que mensonge!

HERMANN. Vous m'épouvantez!

MARGUERITE. Que le ciel ait pitié de nous, Hermann!.. Henri...

HERMANN. Achevez... Henri!..

MARGUERITE. Henri est condamné à mort!..

HERMANN. Condamné à mort!..

MARGUERITE. Plus bas! plus bas! elle pourrait nous entendre!.. (Elle désigne la chambre de la comtesse.)

HERMANN. Qu'allons-nous devenir!.. Mais vous vous serez trompée sans doute, vous aurez mal compris les paroles de Henri. . Voyons... redites-les-moi, mon enfant, et à nous deux, j'en suis sûr. .

MARGUERITE. Mais ce n'est pas Henri qui m'a appris la vérité!.. Mon cœur, il est vrai, avait pressenti un malheur, lorsqu'il me serra avec tant d'amour sur sa poitrine... mais il calma mes craintes, rassura mon âme troublée... Je le quittai remplie d'espérance!.. Ce ne fut que lorsque la lourde porte de la prison se referma sur moi, que le geôlier, voyant mes larmes, me dit: « Au moins, Mam'selle, l'avez-vous bien embrassé pour la dernière fois!.. » D'abord, je ne compris pas... l'idée de la mort ne vint pas à mon esprit... J'écoutais!.. j'écoutais toujours!.. Enfin, le geôlier reprit: « Mourir à vingt-cinq ans! — Qui donc doit mourir? m'écriai-je. — Eh quoi! Mam'selle, vous ne savez pas? » A ces mots, je voulus retourner sur mes pas... mais j'étais au milieu des soldats. . on me poussa dehors!.. Éperdue... folle de désespoir... je voulais mourir aussi; mais je songeai à ma bienfaitrice, à ma seconde mère, et je jurai de vivre pour la consoler! Tu l'as vue Hermann, en présence de son désespoir, je n'ai pas eu le courage de tout avouer! Mais un jour... elle découvrira la vérité, et comment alors sauver sa raison et sa vie! (Elle cache sa tête sur la poitrine d'Hermann.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Pourquoi vous taisez-vous à mon approche? Il me semblait avoir entendu des sanglots!

HERMANN, met la main sur la bouche de Marguerite pour étouffer ses sanglots.) Vous vous trompez, ma'me la comtesse, au contraire, nous sommes joyeux!

LA COMTESSE. Où donc est Marguerite?

MARGUERITE. Me voilà, ma mère!

HERMANN, bas, à Marguerite. Du courage, mon enfant! Il y va de la vie de la comtesse.

LA COMTESSE, à Hermann. Hermann, occupe-toi de notre départ, et surtout n'oublie rien de ce qui concerne mon fils.

HERMANN. Comptez sur moi, madame la comtesse. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MARGUERITE.

LA COMTESSE. Ainsi, ces sanglots que j'avais cru entendre n'existaient que dans ma pauvre tête affaiblie. Marguerite, chère enfant, je veux que la joie soit dans ton cœur!.. Ce mariage, auquel, insensée, je m'étais opposée, cette union qui doit faire son bonheur, le tien, c'est moi, ta mère adoptive,

qui maintenant en hâterai l'heureux moment!.. En vous tenant tous deux pressés sur mon cœur, je le sens, j'oublierai mes chagrins, ma souffrance; j'oublierai tout pour ne vivre que pour vous et par vous!..

MARGUERITE. Grâce! ma mère... c'est trop!

LA COMTESSE. Que ne puis-je faire encore plus pour toi, messagère de bonheur; mais, tu le vois, je te donne ce que j'ai de plus précieux sur la terre, mon fils bien-aimé!

MARGUERITE, à part. Combien ses paroles me font mal!

LA COMTESSE. Mais tu es sûre, n'est-ce pas, que Henri me sera rendu? qu'il viendra nous rejoindre?.. Si pourtant on t'avait trompée!.. Si cet espoir qu'il t'a donné n'était qu'illusoire!.. Si Henri lui-même, prévoyant son sort, avait voulu nous éloigner!..

MARGUERITE. De grâce! ma mère, calmez-vous!..

LA COMTESSE. C'est que, vois-tu, enfant, je ne survivrais pas à cette nouvelle douleur!..

MARGUERITE, à part. Ayez pitié de nous, Seigneur!

LA COMTESSE. Le croirais-tu?.. malgré tes paroles, malgré la certitude du retour de Henri, un pressentiment affreux me fait frémir!.. L'inquiétude, le doute s'emparent de mes sens!.. Mon cœur se serre comme à l'approche d'un épouvantable malheur!.. (Silence.) Cette fois, je ne me trompe pas!.. Tu pleures!.. (Elle touche les yeux de Marguerite.)

MARGUERITE. Je vous atteste...

LA COMTESSE. D'où vient donc que ta main est glacée!.. que ta voix est pleine de sanglots!.. Tu me trompes, j'en suis sûre!.. Ce pressentiment qui torture mon cœur est un avertissement du ciel!.. Henri court un grand danger!.. Je le sais!.. Je le sens!..

MARGUERITE. Ma mère!..

LA COMTESSE. Je te répète que tu me trompes!.. (Elle place Marguerite devant elle et cherche à lire sur son visage.) Rien!.. En vain, je cherche à percer les ténèbres qui m'environnent pour lire la vérité sur son visage... je ne vois rien!.. je suis aveugle!.. Oh! dussé-je passer la nuit au seuil du cachot de Henri... je veux me rendre auprès de lui... lui parler...

MARGUERITE. Mais vous ne pouvez sortir dans l'état où vous êtes.. (Elle veut la retenir.)

LA COMTESSE. Laisse-moi!.. ne me retiens pas!.. je ne t'écoute plus!.. je n'écoute plus rien!.. Si tu m'as dit la vérité, si Henri est vivant... conduis-moi à sa prison... conduis-moi... je le veux!..

MARGUERITE. Mais...

LA COMTESSE. Oh! je le sens.. mon enfant est perdu pour moi!.. Tu refuses de me conduire près de lui.. Dieu guidera mes pas!.. Mais je veux aller près de Henri!.. je veux le serrer dans mes bras!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ.

(Pendant les derniers mots de la comtesse, un paysan a montré celle-ci à André.)

ANDRÉ. Me voilà, ma mère.

MARGUERITE, à part. Quel est cet homme?..

LA COMTESSE. Cette voix!.. ce n'est pas celle de mon fils!..

MARGUERITE, à André. Abuser ainsi le cœur d'une mère, c'est un crime!

ANDRÉ, lui donne une lettre. Lisez, Mademoiselle.

MARGUERITE, à part. L'écriture de Henri!.. mort!..

ANDRÉ, va à la comtesse qui est assise à droite. Ma mère!.. (Elle le repousse.) Eh quoi!.. vous ne me reconnaissez pas!.. Huit ans d'absence ont-ils suffi pour me chasser de votre souvenir?..

LA COMTESSE. Henri!.. il serait vrai!.. Mon Dieu! si c'est un rêve, ne m'éveillez pas!.. Enfin, tu m'es rendu!.. mais Marguerite... ta fiancée... elle est là, ne l'embrasses-tu pas?

ANDRÉ. Si, ma mère... (Allant à Marguerite.) J'ai rempli les dernières volontés du comte de Fronsberg, à vous d'ordonner; dois-je rester?.. dois-je partir?

MARGUERITE. C'est moi maintenant qui vous supplie de rester: après la joie que la comtesse vient d'éprouver, la désabuser, serait la tuer!

ANDRÉ. J'obéirai, Mademoiselle! (A part.) Enfin! (Revenant près de la comtesse.) Ma mère!.. (Il s'agenouille près d'elle.)

LA COMTESSE. Mon fils!.. tu es là, près de moi, et je ne puis revoir tes traits chéris!.. je suis aveugle!.. Oh! mais je ne me plains plus, Seigneur!.. vous me rendez mon fils... J'oublie le passé... mes souffrances!.. et je vous crie du fond du cœur, merci! (Elle se lève.)

MARGUERITE, à part. Hélas!..

LA COMTESSE. Deux heures sonnent. Heure cent fois bénie!.. Tous les jours, à ce moment, ma voix s'élèvera vers le ciel pour le remercier de sa bonté!.

VOIX, dans la coulisse, dans le lointain: Jugement de Frédéric Muller, condamné à mort pour crime de haute trahison. (La voix s'éloigne en répétant les mêmes mots.)

LA COMTESSE, serre André sur son cœur. Marguerite étouffe ses sanglots. Plus un instant à perdre, tout est prêt pour quitter cette ville maudite... Là... dans cette chambre, sont les habits préparés pour toi... va, mon enfant!.. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MARGUERITE, puis HERMANN.

LA COMTESSE. Que je suis heureuse!.. je ne me reconnais plus!.. la joie déborde de mon cœur!.. je me sens toute rajeunie... je ne souffre plus!.. Maintenant... je suis forte, oh! bien forte!.. Mais que parlais-tu donc de partir sans lui!.. tu auras mal compris ses paroles!.. Enfin, le voilà près de nous... nous allons retourner à Fronsberg, dans le château de ses ancêtres; pour plus de sûreté, tant que nous serons en Hollande, je le ferai passer pour mon neveu, et nul ne saura que Henri est Frédéric Muller, le condamné à mort!.. (On entend encore la voix du crieur public sous les fenêtres.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HERMANN.

HERMANN, accourant. N'y croyez pas!.. n'y croyez pas!..

LA COMTESSE. Pauvre Hermann!.. comme il tremble pour moi!.. quels efforts il fait pour m'empêcher d'entendre!.. Tu as raison, mon vieil ami, car cet arrêt, cette exécution qu'on crie sous mes fenêtres... si je ne savais pas que tout cela n'est qu'une épouvantable erreur!.. Si je ne savais pas que mon fils existe!.. qu'il est là!.. près de moi!.. cet arrêt m'aurait tuée!..

HERMANN, à part. Que dit-elle, donc!.. Henri, vivant!.. (Marguerite lui fait signe de se taire.)

LA COMTESSE. Toi, qui as partagé si souvent mon désespoir... aujourd'hui, partage donc ma joie! mon ivresse!

HERMANN, à part. Que signifient ces paroles?.. Et d'où viennent les larmes de Marguerite?

LA COMTESSE. N'as-tu donc pas deviné ce bonheur, en voyant la joie qui éclate sur mon visage? sur celui de Marguerite?..

HERMANN, à part. Que vient-il de se passer!.. j'ai peur!..

LA COMTESSE, se dirigeant vers la chambre. Henri, viens embrasser le premier ami de ton enfance, ton père nourricier... viens embrasser le vieil Hermann.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ

HERMANN, à part, voyant André. Que vois-je!..

ANDRÉ, à part. Lui!..

LA COMTESSE. Eh bien, Hermann, diras-tu encore que c'est impossible?

HERMANN, bas à Marguerite. Nous ne pouvons participer au mensonge de cet homme... il faut...

MARGUERITE, lui donnant la lettre d'Henri. Lis et obéis!..

LA COMTESSE, à Hermann. Une seule chose m'attriste en ce jour de bonheur, c'est de nous séparer de toi... Pourquoi n'abandonnes-tu pas une profession si pénible pour ton âge? Pourquoi refuser de nous accompagner?

HERMANN. Dans ce moment, vous le savez, mam' la comtesse, cela m'est impossible, mais qui peut répondre de l'avenir? (Il regarde André.)

ANDRÉ, à part, avec joie. Il reste!..

LA COMTESSE, à Hermann. Souviens-toi que si un jour tu te lasses de la vie errante que tu mènes, tu trouveras en nous des cœurs qui t'aimeront et te consoleront!

HERMANN. Merci, mam' la comtesse... je me souviendrai toujours de votre bonté. (Il ne quitte pas André des yeux.)

MARGUERITE, bas à Hermann. Sans toi, mon appui, mon consolateur, que vais-je devenir?

HERMANN. Ayez confiance en Dieu, il n'abandonne jamais les honnêtes gens!..

L'AUBERGISTE, entrant. Mam' la comtesse, tout est prêt pour le départ.

LA COMTESSE. Les moments sont précieux... Ton bras, mon fils. (La comtesse donne le bras à André, celui-ci la conduit en regardant fixement Hermann. Marguerite se jette dans les bras de ce dernier.)

HERMANN, regardant s'éloigner André et tenant Marguerite pressée sur son cœur. C'est impossible! ce n'est pas lui, ce ne peut-être lui!...

ACTE DEUXIÈME.

TROISIÈME TABLEAU.

LE CHATEAU DE FRONSBERG.

Le théâtre représente un jardin. — Au fond, la grille du parc — A gauche, un perron de l'hôtel de Fronsberg. — Un bosquet à droite; banc au pied d'un arbre à droite du bosquet; une chaise à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, JEANNETTE, puis ANDRÉ, DON JOSÉ, CHASSEURS.

PIERRE. Tu auras beau dire, cette manière d'agir ne me va pas !.. Monsieur le comte est notre maître, c'est vrai, mais je ne veux pas qu'il t'embrasse toujours !.. non !.. je ne le veux pas.

JEANNETTE. Ah !.. voilà du nouveau !.. Monsieur se fâche!.. Monsieur commande !..

PIERRE. Pourquoi pas ?.. je suis le maître à la fin... ou je ne le suis pas !..

JEANNETTE. C'est justement ça !.. tu ne l'es pas !.. et si j'ai consenti à t'épouser, c'est que je savais bien quelle pâte de mari je prenais.

PIERRE. Ah bah !..

JEANNETTE. Mon Dieu, oui, ce n'est absolument que pour cela.

PIERRE. Mais...

JEANNETTE. Silence, voici le comte et ses amis. (André, accompagné de dom José et des chasseurs, entrent en scène.)

DON JOSÉ. Comme je vous le disais, nous avions bien entendu parler des comtes de Fronsberg, nous savions bien qu'autrefois ce château avait été leur demeure; mais, certes, nous ne pouvions pas nous douter de la bonne fortune qui nous attendait!

ANDRÉ. Vous êtes en vérité trop aimables, Messieurs, et je ne puis que vous tendre la main et vous dire merci!

DON JOSÉ. Tenez, aujourd'hui même, ne nous donnez-vous pas une chasse vraiment royale?

ANDRÉ. Je fais tous mes efforts pour vous être agréable... (A Pierre.) Pierre, pour nous donner de la force, va nous chercher ce vin d'Espagne qui réjouit l'âme et ragaillardit le corps. (Pierre sort. — Aux chasseurs.) De la prudence, et du sang-froid surtout, Messieurs, car il paraît que l'animal est redoutable.

ANDRÉ, à Jeannette. Ta présence est de bonne augure, ma belle enfant, un baiser et je reviens vainqueur!

JEANNETTE, faisant la révérence. Vous êtes bien honnête, monsieur le comte. (André l'embrasse.)

PIERRE, paraît sur les premières marches de l'escalier et de surprise laisse tomber la bouteille.)

ANDRÉ. Imbécile! il n'en fait jamais d'autres!

JEANNETTE. Excusez-le, monsieur le comte, c'est une habitude qu'il perdra, il s'y fera à l'avenir. (Pierre remplit les verres.)

ANDRÉ. Une dernière rasade !.. A la mort du sanglier!

LES CHASSEURS. A la mort du sanglier!

ANDRÉ. En chasse!

LES CHASSEURS. En chasse! (Pendant qu'ils sortent par le fond, la comtesse, conduite par Marguerite, paraît sur le perron et descend.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, MARGUERITE, puis PIERRE.

LA COMTESSE. Quelle joie!.. quelle gaieté !.. Comme toute cette belle jeunesse vous rajeunit!.. comme ces rires francs et joyeux vous dilatent le cœur !.. Tu le vois, mon enfant, j'ai changé de caractère; je ne suis plus cette femme sévère et morose d'autrefois, je jouis de leurs plaisirs, je partage leur gaieté. Et puis, l'approche de ton bonheur, de celui de mon fils, cela pénètre mon âme d'une joie ineffable! Marguerite, mon doux appui, tu vas donc devenir ma fille !.. Tu pleures!..

MARGUERITE. C'est de reconnaissance... de bonheur !..

MARGUERITE. Pleure alors, mon enfant, pleure; ces larmes-là ne font point souffrir!.. Appuye-toi sur mon cœur, ma fille bien-aimée !.. ne cache pas ton amour pour l'ami de ton enfance, pour le fiancé de ton âme!.. L'amour que protége une mère est porté par les anges aux pieds du Seigneur, qui lui sourit et le bénit aussi.

PIERRE. Madame, il y a là un homme qui veut absolument parler à madame la comtesse. En vain lui ai-je dit que madame la comtesse n'est pas visible, il insiste et ne veut point partir.

LA COMTESSE. Quel est cet homme?

PIERRE. Je l'ignore; tout ce que je peux dire, c'est que ses vêtements sont couverts de poussière, et qu'il porte sur le dos une houppelande dont les pauvres de madame la comtesse seraient honteux.

MARGUERITE, à part. Si c'était...

LA COMTESSE. Mais enfin, le nom de cet homme?

PIERRE. Comment! est-ce que je ne l'ai pas dit à madame la comtesse; ce n'est pas un nom aristocratique celui-là, il brûle les lèvres rien qu'en passant... le père Hermann!

MARGUERITE. Hermann !..

LA COMTESSE, à Marguerite. Un bonheur ne vient jamais sans l'autre.

PIERRE, à part. En voilà un nom grossier qui fait un fameux effet !

LA COMTESSE. Va vite, Pierre, et amène-moi tout de suite le père Hermann.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HERMANN.

HERMANN. Inutile de te déranger, l'ami, je me suis introduit moi-même!

MARGUERITE, se jetant dans ses bras. Mon bon Hermann!

PIERRE, à part. Christi !.. en voilà un qui a de la chance !.. (Il sort.)

LA COMTESSE. Comment, c'est toi, Hermann, toi dans ce pays!

HERMANN. Mais, oui, ma'me la comtesse; je me suis dit comme ça : Si au lieu de conduire ma carriole et de vendre mes marchandises à Amsterdam, je me dirigeais vers le château de Fronsberg, j'y perdrais bien, pécuniairement parlant, mais j'aurais des nouvelles de ma'me la comtesse, de Marguerite et de ce jeune homme...

LA COMTESSE. De Henri!

HERMANN. C'est ce que je voulais dire.

LA COMTESSE. Dans les commencements, je l'avoue, sa voix, qui n'est plus celle de ses jeunes années, son caractère si changé m'avaient étonnée... mais il a bien vite effacé de mon esprit la légère impression que sa voix m'avait fait ressentir... Si tu savais de quels soins il m'entoure!.. quel amour il me témoigne !.. oh! je suis bien heureuse !..

HERMANN, à part. Je respire !.. ce n'est pas André !.. Allons, je vois que je n'ai plus rien à faire ici. (Haut.) Si vous saviez quel poids énorme vos paroles viennent de m'enlever !.. Je partirai bien content, puisque vous êtes heureuse et que tout va bien au château.

MARGUERITE. Partir !.. c'est impossible!

HERMANN. C'est rester qui est impossible, mon enfant...

MARGUERITE. Il le faut pourtant... (Bas à Hermann.) Car cet homme trompe ma mère, il nous trompe tous!

HERMANN. Que m'apprenez-vous là?..

LA COMTESSE, qui s'est assise sur une chaise près du perron. Une discussion va s'engager entre vous, je sais d'avance quel sera le plus faible.

HERMANN, emmène Marguerite à droite. Mais, comment savez-vous?

MARGUERITE. Par l'indiscrétion de Pierre qui, toutes les nuits, accompagne ce fils, que ma mère croit si noble et si pur, dans des repaires infâmes!.. dans des maisons de jeu et de débauche !..

HERMANN, à part. Oh! mes soupçons !.. mes soupçons !..

LA COMTESSE. Eh bien! Marguerite, as-tu enfin triomphé de la résolution de Hermann, nous reste-t-il?

HERMANN. Oui, ma'me la comtesse, je cède à ses désirs... Je vais renvoyer mes marchandises au pays par un homme sûr, et je ne vous quitte plus... (A part.) A tout prix, il faut que je sache quel est cet homme. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, MARGUERITE, puis PIERRE.

LA COMTESSE. Encore un ami pour prendre part à ton bonheur!

MARGUERITE. Ah! je l'avoue, je suis bien heureuse que Hermann consente à demeurer avec nous. (A Pierre qui traverse le théâtre.) Pierre !

PIERRE. Mademoiselle?

MARGUERITE, bas. Monsieur le comte a encore été au jeu cette nuit?

PIERRE. Hélas! oui, Mademoiselle, et c'est un triste métier que je fais-là !.. De la fatigue sans cesse, et pas de sommeil !..

MARGUERITE. Plus un mot!.. (Elle lui donne une bourse.)

LA COMTESSE. Que dis-tu donc à Pierre, mon enfant?

MARGUERITE. Je lui donne quelques ordres. (Bas à Pierre.) Sois discret, et mes bontés te récompenseront de ton silence.

PIERRE, à part. Ce que c'est que la diplomatie! j'empoche des deux côtés, (Il fait sauter la bourse.) et je gagne au jeu pardessus le marché... Vivent les gens d'esprit!.. (Il va pour sortir, on voit paraître alors devant la grille du château un jeune homme pâle et défait, qui pousse un cri en se retenant aux barreaux.) Ah! mon Dieu!..

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

MARGUERITE. Qu'y a-t-il, Pierre?

PIERRE, soutenant Henri. C'est un jeune homme qui vient de se trouver mal à la porte du château.

LA COMTESSE. Il faut le secourir...

MARGUERITE, à part, voyant Henri. Henri!..

LA COMTESSE, elle se lève. Conduis-le vers le bosquet. (Pierre et Marguerite font asseoir Henri sur le banc. La comtesse lui prenant les mains.) Pauvre jeune homme!.. comme ses mains sont glacées!..

MARGUERITE, à Pierre. Laisse-nous, Pierre.

HENRI, revenant à lui. Où suis-je?.. (Il voit alors Marguerite.) Marguerite!.. (Elle pose un doigt sur sa bouche, lui impose silence et lui montre sa mère. — A part.) Ma mère!.. (Il tend les bras vers la comtesse.)

MARGUERITE, bas, entourant la tête de Henri. Silence, mon Henri! Un mot peut la tuer!

LA COMTESSE. Eh bien! les forces lui sont-elles revenues?.. (Elle lui prend la main.) Oui, sa main, quoique tremblante, a de la vie, de la chaleur; il est sauvé!..

HENRI. Grâce à vos bontés, Madame!

LA COMTESSE. Cette voix!.. Oh! parlez! parlez encore!.. vos accents frappent doucement mon oreille!.. ils réveillent en moi de tendres souvenirs!.. (Henri se lève.) D'où venez-vous? qui êtes-vous? Votre secret, si toutefois vous en avez un, on ne vous le demande pas; mais tout ce que nous pourrons faire pour vous, nous le ferons.

HENRI. Oh! je ne demande rien... rien.. qu'une petite place à vos côtés... Laissez-moi ranimer mes forces près de vous, Madame; la fatigue a brisé tout mon être!.. Il y a si longtemps que je marche, si longtemps que je souffre!

LA COMTESSE. Vous venez de bien loin?

HENRI. De Harlem!

LA COMTESSE. De Harlem?

HENRI. Retenu prisonnier par les Espagnols, je parvins à m'échapper, car je voulais revoir ma mère... je voulais lui dire, ne pleure plus, je suis vivant... je t'aime!..

LA COMTESSE. Brave jeune homme!.. Dieu vous protégera et vous rendra à celle que vous aimez tant!

HENRI. Le ciel, en effet, protége ceux que bénit une mère... Bénissez-moi, Madame; dites-moi d'espérer, et le Seigneur, j'en suis sûr, mettra fin à tous mes malheurs et me fera recevoir le baiser de ma mère!

LA COMTESSE. Oh! oui, je vous bénis, pauvre enfant, et vous dis: Espérez! (La comtesse dépose un baiser sur le front de Henri agenouillé devant elle.)

HENRI, se relevant. Merci, ma mère, merci!..

LA COMTESSE. Ce nom!.. cette émotion!..

MARGUERITE, bas à Henri, le retenant. Prends garde, Henri!

HENRI. Pardon, Madame, d'avoir osé vous nommer ainsi... mais il me semblait, en sentant vos lèvres sur mon front, recevoir la bénédiction et le baiser de ma mère! (Deux heures sonnent, la comtesse veut s'éloigner.) Eh quoi! vous me quittez déjà, Madame?

LA COMTESSE, se dirigeant en tâtonnant vers le perron. C'est pour accomplir un vœu sacré... Tous les jours, à cette même heure, mon âme s'élève vers Dieu par la prière pour le remercier de sa bonté; car à cette heure bénie, j'ai serré mon fils dans mes bras après une longue et douloureuse séparation... Je ne vous quitte que pour quelques instants; mais souvenez-vous que vous trouverez ici des cœurs qui comprendront vos souffrances et tâcheront de vous les faire oublier. (Elle tend la main à Henri qui la baise. — Marguerite veut la reconduire, elle lui fait signe de rester, et monte seule les marches du perron en faisant un signe d'adieu à Henri, qui lui envoie des baisers.)

SCÈNE VI.

HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE. Enfin!.. la joie peut déborder de mon cœur!.. C'est toi!.. c'est bien toi!... tant de bonheur a failli me tuer!..

HENRI. Marguerite... reviens à toi, je t'en conjure!...

MARGUERITE. Oh!... ne pouvoir laisser éclater son ivresse!... rester froide et indifférente, lorsque la joie inonde votre âme!... C'est un supplice affreux!...

HENRI. Chère Marguerite!...

MARGUERITE. Enfin, tu nous es rendu pour toujours!... tu viens dire à celui qui a pris ta place... me voilà, Jacques, rends-moi ma mère, rends-moi ma fiancée!...

HENRI. Eh quoi!... Jacques?

MARGUERITE. Aujourd'hui même a lieu la signature du contrat.

HENRI. Rassure-toi, ma bien-aimée, quand il saura que je suis ici, que je t'aime comme aux premiers jours, il renoncera de lui-même à ce bonheur... car c'est un noble cœur que celui de Jacques!...

MARGUERITE, à part. Lui!... un noble cœur!...

HENRI. Mais avant de tout dévoiler à ma mère, préparons-la avec ménagement à savoir que Jacques n'est pas son fils, et prenons avec lui toutes les précautions nécessaires à ma sûreté; car si on découvrait ma retraite, ce ne serait plus la prison, mais l'échafaud qui m'attendrait!...

MARGUERITE. Ciel!... (On entend un bruit de cor dans le lointain.)

HENRI. Quel est ce bruit?

MARGUERITE. C'est Jacques qui chasse avec ses amis. Oh! depuis son arrivée dans ce château, les plaisirs, les fêtes se renouvellent chaque jour... Je t'assure, Henri, que celui qui a pris ta place, fait royalement les honneurs de chez toi, et sème l'or à pleines mains.

HENRI. Il a raison de se dédommager de sa vie triste et solitaire d'autrefois... Cher Jacques! quel plaisir j'aurai à le presser dans mes bras!... (Bruit de cor plus près.)

MARGUERITE. Le bruit se rapproche... bientôt ils vont être ici... Prends garde, Henri, si, dans tout ce monde, quelqu'un venait à te reconnaître!... Retire-toi dans ce bosquet... et lorsque j'aurai éloigné tous les invités, tu pourras alors en toute sécurité te montrer à Jacques.

HENRI. J'obéis, chère Marguerite. (Il rentre dans le bosquet.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANDRÉ, DON JOSÉ, CHASSEURS.

DON JOSÉ. Quelle admirable chasse!... Vrai Dieu! c'était magnifique!... (Ils aperçoivent Marguerite et s'inclinent devant elle.)

ANDRÉ. Vous me rendez confus, Messieurs.

MARGUERITE. Deux mots, comte; il faut absolument que je vous parle, (Bas.) à vous seul.

ANDRÉ. Vous l'entendez, Messieurs, je vous rejoins dans un instant.

DON JOSÉ. A bientôt, comte!

ANDRÉ. A bientôt! (Il les reconduit et revient vers Marguerite.) Je suis à vos ordres, qu'avez-vous à me dire?

MARGUERITE. Qu'un ami, que vous avez cru perdu pour toujours, est là qui vous attend.

ANDRÉ, à part. De qui veut-elle parler? Je tremble malgré moi!... (Haut.) Et cet ami?...

MARGUERITE. C'est...

HENRI, sort du bosquet. Moi, Jacques!... (Il recule stupéfait.)

ANDRÉ, à part. Quel est cet homme?

HENRI. Vous n'êtes point Jacques!... et vous avez osé vous servir de son nom pour prendre ici sa place?

ANDRÉ. Que vous importe!... Et de quel droit osez-vous m'interroger?

HENRI. Je suis le comte de Fronsberg.

ANDRÉ, à part. Lui!... vivant!... de la fermeté, de l'audace, ou je suis perdu!... (Haut.) En effet, comte, je ne suis point Jacques; mais avant de vous indigner de ma conduite, daignez m'écouter.

HENRI. Parlez, Monsieur.

ANDRÉ. Enfermé avec vous dans la prison de Harlem, Jacques a dû bien souvent vous parler d'un orphelin comme lui, d'André?

HENRI. Ce nom n'est jamais sorti de ses lèvres.

ANDRÉ. Ingrat!... il m'oubliait!... moi, l'ami de son enfance!... moi, que seul il trouva au sortir de sa prison!... A partir de ce moment, nous ne nous quittâmes plus... la pauvreté, les fatigues nous étaient légères: nous les partagions!

HENRI. Continuez.

ANDRÉ. Mais une nuit... nuit épouvantable et dont le souvenir me fait encore frémir!... j'entendis un cri retentir dans la pauvre chambre, où nous avions cherché un refuge; je m'éveillai en sursaut... et je vis mon malheureux ami luttant avec la mort!... Dans son affreuse agonie, il portait toujours la main à sa poitrine... ses yeux semblaient me dire: Là!... là!... J'écartai son vêtement, et je découvris un sachet... suspendu à son cou... A peine l'avais-je entre les

mains, que, souriant de bonheur, comme pour me remercier, il rendit le dernier soupir!...

MARGUERITE, à part. Malgré moi, je ne puis croire aux paroles de cet homme.

HENRI. Et ce sachet?

ANDRÉ. Renfermait une lettre...

HENRI. Et vous avez osé?...

ANDRÉ. J'ai cru accomplir les dernières volontés de mon ami; il s'agissait de sauver une mère, je n'ai pas hésité...

HENRI. Mais qui me dit que tout cela n'est pas un affreux mensonge!... Qui me dit que Jacques?...

ANDRÉ, à part. Des soupçons!... payons d'audace! (Haut.) Prenez garde, monsieur le comte, pas un mot de plus!... La douleur vous égare... du reste, je puis fournir toutes les preuves de ce que j'avance.

MARGUERITE, apercevant la comtesse conduite par Hermann. Silence, voici la comtesse.

ANDRÉ, à part. Sa mère!... Il ne parlera pas!..

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LA COMTESSE, HERMANN, puis DON JOSE.

ANDRÉ, à part. Ah! tu viens me disputer le cœur de ta fiancée, reprendre et ton rang et ton titre!... Malheur à toi, Henri de Fronsberg!... (Voyant Hermann.) Lui, ici! Eh bien, soit! j'accepte ce nouvel adversaire!...

HERMANN, voyant André. Plus de doutes!... c'est André! c'est mon fils!... (Apercevant Henri que Marguerite lui montre.) Henri!

LA COMTESSE. Qu'as-tu donc, Hermann? Et d'où vient cette surprise? Ne le savais-tu pas ici?

HERMANN. Pardon, madame la comtesse,.. mais le saisissement... la joie... vous ne pouvez comprendre...

ANDRÉ, à part. Quels que soient les obstacles qui s'offrent à moi, je les briserai.

HERMANN, serrant Henri dans ses bras. Vivant!... vivant!...

LA COMTESSE, bas, à Marguerite. Et le jeune fugitif?

MARGUERITE. Il est là, ma mère.

LA COMTESSE. Amène-le-moi. (A Henri.) Je vous ai promis un ami, un frère. (A André.) Ta main, mon fils.

ANDRÉ. De grand cœur.

HENRI, recule indigné, à part. Jamais!...

HERMANN. Songez à votre mère.

LA COMTESSE, réunissant leurs mains. Aimez-vous pour l'amour de moi. (A peine leurs mains sont réunies, qu'ils les retirent vivement en se menaçant du regard.) Et maintenant, viens, mon fils, j'ai à te parler avant la signature du contrat.

HENRI, bas, à André. Ce mariage est maintenant impossible, vous le savez.

ANDRÉ, même jeu. Pardon, monsieur le comte, vous aimez Marguerite, mais moi aussi, je l'aime; le hasard m'a fait votre maître à tous, et j'en profite.

HENRI. Misérable!... (Il veut s'élancer pour empêcher André d'offrir le bras à sa mère, Hermann le retient, la comtesse et André sont au fond.)

HERMANN, à Henri. Du calme, Henri, ce mariage ne s'accomplira pas!... Non, mes enfants, car il n'y a plus à hésiter maintenant, il faut tout avouer à la comtesse; du reste, nous le pouvons sans crainte, grâce au sauf-conduit que votre mère a obtenu de don José, et qu'elle vient de me remettre, ce soir nous partons pour la France, et vous êtes sauvé!...

HENRI. Tu as raison, Hermann; mais entendre ma mère appeler cet homme son fils, cela me déchire le cœur...

MARGUERITE. Grâce au ciel, ce temps de cruelles épreuves est fini.

HERMANN. Oui, réjouissons-nous, mes enfants, les mauvais jours sont passés et le bonheur vous attend! (La comtesse, donnant le bras à André, paraît au fond avec don José.)

LA COMTESSE. Ainsi, il faut absolument que vous nous quittiez?

HENRI, à Hermann. Avec qui est donc ma mère?

HERMANN. Avec don José, l'officier de justice espagnol.

DON JOSE, descendant la scène. Croyez à tous mes regrets, comtesse, mais je reçois à l'instant l'ordre de prendre toutes les précautions nécessaires pour qu'un prisonnier, qui vient de s'évader, soit remis entre les mains de la justice.

HERMANN, à Henri. Grand Dieu!.. c'est de vous qu'il parle, sans doute.

ANDRE. Et connaissez-vous son nom?

DON JOSÉ. Jusqu'à présent, non, mais il faut que ce soit un prisonnier d'importance, car sa tête est mise à prix.

LA COMTESSE, à part. Juste ciel!..

ANDRÉ, à part. Le renseignement est bon à savoir.

MARGUERITE, à Henri. C'est toi!.. c'est toi qu'ils cherchent!...

LA COMTESSE. Y a-t-il longtemps que le prisonnier s'est évadé?

DON JOSE. Huit jours!.. Mon éloignement de Harlem m'a empêché de le savoir plus tôt.

LA COMTESSE, à part. Je respire!.. Il ne s'agit pas de mon fils!

HERMANN, à Henri et à Marguerite. Perdu!.. Au moment de toucher au bonheur suprême... il s'écroule devant nous!..

DON JOSÉ. Le coupable n'échappera pas longtemps à la justice.

LA COMTESSE, à part. N'aurai-je recueilli le pauvre fugitif que pour le voir arrêter devant moi?..

ANDRÉ. Qu'avez-vous, ma mère?..

LA COMTESSE. Rien... Marguerite est-elle là?..

MARGUERITE. Me voilà, ma mère.

LA COMTESSE. Accompagne don José, mon fils. (André et don José sortent.)

SCENE IX.

HERMANN, LA COMTESSE, HENRI, MARGUERITE.

LA COMTESSE. Hermann? ce jeune homme? Où sont-ils...

HERMANN. Près de vous, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Eh bien!.. vous avez entendu ce que vient de dire don José?..

HERMANN. Oui, madame la comtesse, et j'en tremble encore .. car s'il ne s'agit pas de votre fils, la vie de votre protégé est menacée.

LA COMTESSE. Et c'est ce qui me désespère!.. Depuis que je lui ai serré la main, il se passe en moi quelque chose d'étrange!.. Sa voix bouleverse toute mon âme!.. et maintenant surtout, lorsque je me trouve entre eux deux, malgré moi, et tout en me le reprochant, tout mon être se sent entraîné vers le pauvre fugitif!

HERMANN, serrant la main de Henri. O cœur d'une mère!.. rien ne peut te tromper!..

LA COMTESSE. Aussi, en apprenant qu'on est à sa poursuite, j'ai senti mon cœur se briser, car il faut qu'il rejoigne sa mère, et qu'il fuie avec elle .. Il n'est resté près de nous que trop longtemps, peut-être.

HENRI. Partir?.. Me séparer de vous!.. Mais alors, où trouver un appui, une consolation?..

LA COMTESSE. Je ne vous comprends pas.

MARGUERITE, à Hermann, au fond. Il va se trahir!.. et s'il parle en cet instant surtout, il tuera la comtesse!

HERMANN, même jeu. Que faire?..

LA COMTESSE. Expliquez-vous, mon enfant, car vos paroles paraissent cacher un affreux malheur! . Votre mère?..

HENRI, ne résistant plus à son émotion. Eh bien! ma mère...

HERMANN, se plaçant entre eux, bas, à Henri. Silence! (Haut.) Il ne la verra plus!..

LA COMTESSE. Morte!..

HENRI, bas, à Hermann. Merci, Hermann, sans toi, j'allais tout avouer!..

HERMANN. Vous le voyez, madame la comtesse, vous ne pouvez l'abandonner maintenant.

LA COMTESSE, tendant la main à Henri. Jamais!.. jamais!.. (Tenant les mains de Henri.) Ce sentiment si doux, si tendre, que je ressentais pour vous, Dieu me l'avait mis au cœur pour me donner le droit de sécher vos larmes... Qu'il soit béni, lui, qui m'envoie la mission sainte et sacrée d'adoucir la douleur d'un fils!..

HENRI. Et soyez bénie, Madame, vous qui m'appelez votre enfant!

LA COMTESSE. Mais comment le dérober à toutes les recherches?

HERMANN. En partant tous, ce soir même, sur le bâtiment qui fait voile pour la France.

MARGUERITE. Mais le permis, que nous avons obtenu de don José, n'est que pour quatre personnes.

HERMANN. Eh bien! pour cette fois, Monsieur prendra ma place, il deviendra le serviteur de madame la comtesse.

LA COMTESSE. Tu as raison, Hermann. Don José est parti, pour déjouer tous les soupçons, je vais vous faire donner un costume d'invité, puis nous nous montrerons dans les salons, de cette manière, vous ne paraîtrez suspect ni à Pierre, qui vous a vu entrer, ni à personne.

MARGUERITE. Mais ne craignez-vous pas, ma mère?

LA COMTESSE. Le meilleur moyen, quelquefois, d'échapper au danger, est de le braver. Venez... (Elle tend la main à Henri, et monte le perron avec lui. Hermann fait signe à Henri de garder le silence. Ce dernier le rassure d'un geste, ainsi que Marguerite.)

SCÈNE X.

HERMANN, MARGUERITE, puis ANDRÉ.

HERMANN. Malgré tous les périls qui menacent Henri, réjouissons-nous, mon enfant, car maintenant que madame la comtesse le regarde comme son fils d'adoption, il nous sera facile, une fois sur le sol libre de la France, de lui dire la vérité; mais, jusque-là, gardons notre secret, il y va de sa vie!

ANDRÉ, qui est entré pendant ces derniers mots. J'en ai, comme vous, la conviction. Aussi, j'espère que nous allons nous entendre.

HERMANN. André!..

MARGUERITE. Nous entendre? Et qu'avez-vous à nous proposer, vous, Monsieur?

ANDRÉ. Je n'ai rien à vous proposer, Mademoiselle, j'ai à dicter mes conditions.

MARGUERITE. Des conditions!

HERMANN, à part. Le misérable!

ANDRÉ. Oui, et j'ai le droit de les faire, car la vie de Henri, celle de la comtesse, sont à ma merci. Songez-y, Mademoiselle: si, en présence de tous vous ne m'acceptez pas librement pour époux, vous aurez donné vous-même le signal de la perte de Henri... Un homme qui m'est dévoué remettra à don José une dénonciation, et le comte de Fronsberg, arraché de vos bras, portera sa tête sur l'échafaud!

MARGUERITE. Mon Dieu! n'aurez-vous pas pitié de nous?

HERMANN. Mais savez-vous bien que tout cela est infâme!

ANDRÉ. Allons donc!.. c'est adroit, j'en conviens... Croyez-vous, vraiment, que j'abandonnerais fortune, amour et titre, pour le seul plaisir de faire des heureux? Je n'ai pas, je l'avoue, tant de générosité!.. J'aime Marguerite; sa fortune, quoique minime en comparaison de celle du comte de Fronsberg, me suffit... et c'est bien le moins, qu'après avoir rendu service, je ne m'en aille pas les mains vides!

MARGUERITE. Ah! si c'est de l'or qu'il vous faut, prenez ma fortune, je vous l'abandonne.

HERMANN, bas à André. Prends garde, André!... renonce à tes projets... tu le sais, un mot de moi peut te perdre!

ANDRÉ, même jeu. Dites-le donc, ce mot!... Appelez la comtesse, appelez les invités, dites-leur à tous: «Cet homme n'est pas le neveu de la noble châtelaine!... c'est mon fils, à moi l'honnête homme, c'est André le voleur!... »

HERMANN, lui faisant signe de se taire. Oh! tais-toi!... tais-toi!...

MARGUERITE, à part. D'où vient l'effroi que je lis sur les traits de Hermann?

ANDRÉ, même jeu. Vous me dénoncerez!... Et qui vous dit à vous-même, mon père, qu'en parlant vous ne me livrez pas à la mort?... «Qu'importe la vie de cet homme?...» peut s'écrier Marguerite; mais vous, regardez-moi bien en face, et, dites, maintenant, me dénoncerez-vous?

HERMANN, à part. Jamais! jamais!

ANDRÉ, à Marguerite. J'attends votre réponse, Mademoiselle... Est-ce la liberté, est-ce l'échafaud qui attend Henri?

MARGUERITE. Venez, Monsieur, je suis à vous.

HERMANN, à Marguerite. Arrêtez!... Laissez-moi seul avec cet homme, je vous rejoins dans un instant.

MARGUERITE. Songe, Hermann, qu'il y va de leur vie à tous deux. (Elle monte le perron et sort.)

SCÈNE XI.

HERMANN, ANDRÉ.

ANDRÉ. Vous le voyez, mon père, j'ai accédé à vos désirs, je ne me suis nullement opposé au départ de ma fiancée... C'est que, malgré tous les obstacles qui s'offrent à moi, elle m'appartiendra.

HERMANN. Mais tu sais bien qu'elle te méprise et te hait!... tu sais que son amour est tout entier à un autre!

ANDRÉ. Que m'importe!... pourvu qu'elle soit à moi!

HERMANN. Mais tout cela est infâme!... Et tu crois que je laisserai accomplir cet affreux sacrifice?... que je laisserai faire le malheur éternel de la pauvre enfant que ma Louise a nourrie de son lait?.. Non!... mille fois non!... Écoute, André, malgré tes fautes, malgré ta nouvelle perfidie, je veux bien encore me rappeler que je suis ton père, je puis tout oublier, rends Marguerite à son fiancé, aide-moi à sauver Henri, et je te pardonne, et je te bénis!...

ANDRÉ. Eh quoi!... vous voulez que non-seulement je renonce à celle que j'aime, mais que je la voie passer dans les bras de mon rival... de cet insensé qui a osé me jeter l'insulte au visage?... en vérité, il faudrait être fou!... Moi, perdre à la fois ma fortune et ma vengeance!... j'aimerais mieux mourir moi-même!... Marguerite sera ma femme, et comme je ne suis nullement en sûreté dans ce pays, c'est à moi seul, mon père, que vous allez remettre ce sauf-conduit que vous avez obtenu de don José.

HERMANN. Te remettre ce sauf-conduit!... la vie, la liberté de Henri!.. jamais!...

ANDRÉ. Prenez garde, mon père!... d'un moment à l'autre je puis être dénoncé... arrêté... ce permis, je le veux!...

HERMANN. Ose donc alors porter la main sur ton père, car, moi vivant, tu ne l'auras pas!...

ANDRÉ. Vous me le refusez?.. Croyez-moi, cependant, rien ne sauvera Henri de ma vengeance.

HERMANN. Que dis-tu?

ANDRÉ. Je dis, mon père, que le comte, dénoncé par moi, va bientôt expier par la mort ses outrageantes paroles.

HERMANN. Mais tu ne t'arrêteras donc pas sur le chemin du crime!... Et j'ai pu m'abaisser à te supplier!... et je t'ai parlé de pardon!... Oui... je le sens... un mot de repentir... et j'aurais peut-être tout oublié... et je t'aurais ouvert mes bras!... Tu viens, par ton infâme action, de mettre le comble à tous tes crimes, tu as tué dans mon cœur l'amour paternel, qui, malgré moi, plaidait en ta faveur; il n'y a plus ici qu'un coupable et qu'un juge... et le juge va faire son devoir!...

ANDRÉ. Soit!... Mais songez-y, pour arriver au but de toute ma vie, à la fortune, aux honneurs, j'ai brisé tous les obstacles, je n'ai même pas reculé devant le plus grand des crimes!.. Parlez... dénoncez-moi... Mais souvenez-vous alors que vous aurez vous-même livré votre fils au bourreau!... (Il monte le perron en ayant l'air de défier son père.)

SCÈNE XII.

HERMANN. Il me glace d'épouvante!... Lui!... un assassin?.. Non!.. Il veut, en m'effrayant, me forcer au silence... Si j'avoue qui il est, non-seulement je déshonore ma vieillesse... je flétris à jamais une vie probe et intègre... mais je peux l'envoyer à la mort!.. C'est impossible!... Moi, son père, je ne peux le livrer au bourreau!... Mais Marguerite, alors, comment la sauver?... comment empêcher son noble sacrifice?.. Si je me tais, elle devient la femme d'André... Cela ne se peut!.. je ne le veux pas!.. Je ne puis envoyer mon fils au supplice!.. Mais mes larmes le toucheront!... Oui... dussé-je le prier à genoux... dussé-je me traîner à ses pieds.., ma voix suppliante pénétrera jusqu'à son cœur... Je sauverai Marguerite sans perdre mon fils... Oh! oui, je la sauverai!... (Il va pour sortir. Henri, qui est entré aux derniers mots l'arrête.)

SCÈNE XIII.

HERMANN, HENRI.

HENRI. Trop tard!.. il est trop tard!

HERMANN. Que dites-vous?

HENRI. C'en est fait. Marguerite est la femme d'André.

HERMANN. Et vous étiez là?

HENRI. Non... j'étais absent, Marguerite, sous de faux prétextes, m'avait éloigné, et lorsque je revins tout était fini!

HERMANN. Noble et courageuse enfant!

HENRI. Oh! maintenant, il me faut la vie de cet homme!..

HERMANN. Et votre mère?.. vous oubliez votre mère!..

HENRI. Dieu sera pour moi!..

HERMANN. Songez à l'état de faiblesse de la comtesse, songez que l'on tremble encore pour sa raison et pour sa vie; n'oubliez pas que tant que vous êtes sur le sol de la Hollande, vous ne vous appartenez pas. Plus tard, Henri... je ne m'opposerai plus à votre juste vengeance, car cet homme mérite un châtiment... Dans ce moment, ne songeons qu'à votre mère; je cours hâter les préparatifs du départ, et souvenez-vous qu'il ne faut jamais se désespérer. A bientôt, mon enfant, à bientôt!.. (Il sort par le fond, André entre par le perron.)

SCÈNE XIV.

HENRI, ANDRÉ.

HENRI, à part, l'apercevant. Lui!..

ANDRÉ. Pardon, monsieur le comte, je croyais trouver ici Marguerite, ma femme...

HENRI. Votre femme!.. Vous le savez, André, c'est par un crime que vous êtes devenu son époux; mais, une fois en France, nous ferons casser ce mariage, car, en le contractant, vous avez fait un faux.

ANDRÉ. Vous vous trompez, ce mariage est valable: me croyez-vous réellement assez fou pour avoir signé un autre nom que le mien? pour laisser échapper cette fortune, le but de toute ma vie?.. Allons donc! il faudrait en vérité avoir perdu la tête!.. et j'ai toute ma raison.

HENRI. Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ANDRÉ. Vous n'ignorez pas qu'aux yeux de tous je passe pour le neveu de la comtesse; eh bien!.. c'est grâce à ce mensonge, que votre mère a cru devoir faire pour dérouter tous les soupçons, que j'ai pu, au milieu des étrangers qui nous environnent, signer mon véritable nom... Reprenez maintenant votre rang et votre titre... quant à moi, pour me payer de mes services... je garde ma femme... nous sommes quittes, monsieur le comte.

HENRI. De toi, en effet, on ne peut attendre que lâcheté et perfidie.

ANDRÉ. Continuez, Henri de Fronsberg... vos outrageantes paroles n'excitent plus maintenant ni ma colère ni ma haine... Vous le voyez, je suis calme : c'est que ma vengeance, quoique retardée, n'en est que plus certaine... Ce n'est pas à moi, en effet, mais aux Espagnols à me venger de vos injures.

HENRI. Avant qu'on ait porté la main sur moi... je t'aurai tué, vil dénonciateur!.. Défends toi! (Il tire l'épée.)

ANDRÉ. Me battre avec vous!.. allons donc!.. ma part est trop belle pour la risquer ainsi.

HENRI. Tu es donc aussi lâche qu'infâme!.. Eh bien! résisteras-tu à ce dernier outrage? (Il lui jette son gant au visage.)

SCÈNE XV.

Les mêmes, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Qu'entends-je? (Elle descend rapidement les marches.)

ANDRÉ, mettant l'épée à la main. C'est trop d'humiliation, à la fin.

LA COMTESSE. Eux se battre!... (Elle s'élance entre eux.)

HENRI, écartant rapidement l'épée d'André qui touchait presque sa mère. Malheureux! il allait tuer ma mère.

LA COMTESSE. Que dit-il?.. Moi sa mère!.. C'était donc vrai!.. (Elle se dirige du côté de Henri.)

ANDRÉ. Ne croyez pas aux paroles de cet homme, je vous en supplie, ma mère; il vous trompe!..

LA COMTESSE. D'où vient, alors, qu'à la pensée que l'un de vous pouvait être blessé... tué peut-être... tout mon cœur s'est élancé vers lui et non vers toi?.. d'où vient qu'en cet instant même j'hésite à te serrer dans mes bras?..

HENRI. C'est que la voix du sang vous crie : Voilà ton enfant.

ANDRÉ. Encore une fois, ma mère, cet homme est un imposteur!..

HENRI. Tu sais au contraire que je suis Henri de Fronsberg.

ANDRÉ. Si tout ce qu'il dit était la vérité, comment Marguerite, sa fiancée, sa compagne d'enfance, m'eurait-elle librement choisi pour époux?

LA COMTESSE, s'éloignant de Henri. C'est vrai!.. c'est vrai!..

HENRI. Lâche!.. tu sais bien que c'est en la menaçant, que tu l'as forcée à t'épouser!.. Ma mère, souvenez-vous des jours de mon enfance. J'étais bien jeune, mais je n'ai pas oublié les dernières paroles de mon père... lorsque, pâle, mourant, il nous appela près de lui... « Mon fils, me dit-il, conserve toujours intact le nom de tes ancêtres... sacrifie tout à l'honneur. »

LA COMTESSE. Oui, ces paroles, mon enfant seul a pu les entendre... ces mots, lui seul a pu les retenir...

ANDRÉ. La douleur vous égare, ma mère... rappelez votre raison... ces paroles, c'est moi qui les lui ai répétées... et, d'ailleurs, Marguerite, Hermann sont là pour vous prouver que c'est un aventurier.

LA COMTESSE. Toutes les apparences l'accusent, et mon esprit se refuse à le croire coupable!.. Mon Dieu! vous m'avez donc tout à fait abandonnée!.. Je ne puis en sauver qu'un seul!... D'un instant à l'autre, on peut arracher mon enfant de mes bras, et je ne pourrai le défendre... Ils sont là tous les deux, devant moi... et je ne peux lire sur leurs traits lequel est mon fils... je suis aveugle! Par pitié!... par tout ce que vous avez de plus cher... parlez!... la mort est préférable à cette cruelle incertitude... Qui dois-je aimer?.. qui dois-je bénir?..

ANDRÉ. Allons... vous, le condamné à mort! vous, dont la tête est mise à prix! osez donc dire à la comtesse que vous êtes son fils?..

HENRI, à part. J'avais tout oublié!.. Mon Dieu! encore ce dernier sacrifice!.. (Haut, avec une douleur contenue.) Je ne puis résister à cet appel déchirant!.. Je vous ai trompée, Madame! Profitant de la sainte tendresse que vous aviez pour moi.. je voulais échapper à la mort qui m'attend... Pardonnez-moi... et soyez heureuse!.. (Il tombe éperdu sur le banc.)

LA COMTESSE. Il s'accuse!.. et, malgré moi, je ne puis le croire!.. Une voix plus forte que ma volonté me crie : « Il le trompe!.. » Oh! qui me tirera de ce doute affreux qui me tue!..

SCÈNE XVI.

Les mêmes, HERMANN, MARGUERITE.

HERMANN. Fuyez!.. fuyez!.. Dans un instant les soldats seront ici. (Voyant la comtesse.) Ciel!.. la comtesse!

LA COMTESSE. Les soldats!..

MARGUERITE, qui a descendu les marches du perron, vient à la comtesse. Qu'avez-vous, ma mère?.. D'où vient cette extrême agitation?

LA COMTESSE. Toi aussi tu m'as trompée, peut-être?.. Devant Dieu qui nous voit et nous juge, Marguerite, Hermann, je vous adjure de me dire la vérité, lequel est mon fils?..

HENRI, à Hermann. Songe, Hermann, que ce n'est qu'en France, à l'abri du danger, que nous pouvons tout lui avouer!

LA COMTESSE. J'attends!

HERMANN, avec hésitation. Mais je ne vous comprends pas, ma'me la comtesse... d'où vient cette hésitation?.. Henri, depuis trois mois, n'est-il pas avec nous?

LA COMTESSE, avec peine. Ainsi ce jeune homme...

HERMANN. N'est pas votre fils.

LA COMTESSE. Il n'est pas mon fils! lui, vers lequel mon cœur s'élançait avec tant d'ardeur, et il m'a laissée le serrer dans mes bras en l'appelant mon enfant!.. Et, non content d'usurper ce titre sacré, il a osé évoquer l'ombre de mon époux!.. Il n'est pas mon fils!.. et pour lui j'ai renié mon propre enfant .. je l'ai repoussé de mon sein!..

MARGUERITE, à Hermann et à Henri. Grand Dieu, nous l'avons perdue!..

HERMANN. Revenez à vous, ma'me la comtesse, c'est votre vieux serviteur, ce sont vos enfants qui vous en prient!

LA COMTESSE, le repoussant. Laissez-moi... vous m'avez tous trompée... vous me trompez encore!.. Je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de fils... je n'ai que des bourreaux!..

MARGUERITE. Hélas! comme autrefois, sa raison s'égare!..

HENRI. Ma mère!

LA COMTESSE. Il ose m'appeler sa mère!.. (Henri veut lui prendre les mains, elle le repousse.) Laissez-moi, ne me touchez pas, vous qui vous êtes ainsi joué du cœur d'une mère!.. (Elle tombe sur le banc soutenue par Marguerite.)

HENRI. Hermann, en voulant la sauver, nous l'avons tuée!.. (Il s'agenouille près de sa mère.)

HERMANN. Rassurez-vous, Henri, ce délire ne sera que passager; mais hâtons-nous d'emmener votre mère à la grève de Berghem, nous n'avons pas un instant à perdre (André veut s'approcher, un geste de Hermann le lui défend.)

ANDRÉ. Hâte-toi en effet de te rendre à la grève de Berghem, car c'est là que la mort t'attend, Henri de Fronsberg!

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU.

LA CABANE DU PÊCHEUR ET LA GRÈVE DE BERGHEM.

Une cabane de pêcheur : porte principale au fond à côté d'une fenêtre garnie de barreaux. — A gauche, petite porte. — A droite, une table, sur laquelle est une chandelle allumée; une chaise est auprès. — Autre chaise à gauche, au milieu du plancher, un peu vers la droite, une trappe fermant un caveau ; un anneau de fer pour lever la trappe.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, lisant une lettre. Quelle chance pourtant que mes braves parents m'aient appris à lire! Sans eux je ne pourrais profiter de la bonne aubaine qui m'arrive! Cent écus d'or pour ne conduire personne qu'un nommé André sur le bâtiment qui fait voile pour la France! En voilà une fortune! Comme les femmes vont me regarder!.. Dieu! les femmes!.. (Secouant sa bourse.)

COUPLET.

Sur l'air : *du père Lamourette.*

Au milieu d'ell's, je crois me voir
Cajolé du matin au soir ;
Des fill's je s'rai le Cupidon,
Le coq, le sultan du canton.
  Jadis, pour faire un' conquête,
  Mes soins étaient superflus,
Grâce à mon or, je n' s'rai plus bête,
On ne me reconnaîtra plus.

SCÈNE II.

JEAN, CONTREBANDIERS *.

PREMIER CONTREBANDIER. Comment! tu es là à chanter plutôt que de t'occuper de nos affaires?

JEAN. Quelles affaires?

LE CONTREBANDIER. *Le second fait le guet.* Eh bien, et nos marchandises de contrebande?

JEAN. Soyez donc tranquilles, elles sont en lieu sûr.

LE CONTREBANDIER. Et notre baril de poudre?

JEAN. Il ne court aucun danger.

LE CONTREBANDIER. En es-tu certain?

JEAN. Ah çà! mais ne savez-vous pas que la prudence est mon Dieu, à moi?

LE CONTREBANDIER. Sans doute; mais ta cachette est-elle bien secrète?

JEAN, *montrant la trappe.* Tenez, voyez-vous cette trappe?

LE CONTREBANDIER. Oui, après?

JEAN, *soulevant la trappe.* Eh bien, c'est là que je vais mettre notre baril de poudre.

LE CONTREBANDIER. Comment! il n'y est pas encore?.. Nous allons t'aider. (*Ils traînent le baril de poudre près de la trappe.*) Mais avant, je vais en prendre une petite provision. (*Il fait sauter le couvercle et met de la poudre dans sa poudrière.*)

DEUXIÈME CONTREBANDIER, *qui est allé faire le guet.* Alerte! voici du monde qui se dirige de ce côté.

JEAN. Partez vite alors, car il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, on se méfie trop de nous. (*Ils remettent le baril dans le coin de la chambre, referment la trappe. — Le couvercle du baril est tombé dans le caveau.*)

PREMIER CONTREBANDIER. Veille bien sur toutes nos marchandises, au moins.

JEAN. Encore une fois, soyez tranquilles et dormez sur vos deux oreilles. (*Il accompagne les contrebandiers et referme la porte sur eux. — Reprenant sa lettre.*) C'est égal, il y a quelque anguille sous roche, pour que ce seigneur me paye si cher une simple traversée... Pour sûr, il y a quelque chose... mais, ma foi, tant pis! j'ai donné ma parole, et, vrai comme je m'appelle Jean, on m'offrirait à cette heure des mille et des cents, que je refuserais.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE, MARGUERITE, HENRI.

(*Pendant les dernières paroles de Jean, on les a vus par la fenêtre descendre de la colline.*)

HENRI, *faisant entrer la comtesse.* Encore un peu de courage, Madame, voici la maison que nous a indiquée Hermann.

LA COMTESSE. Ce n'est pas le courage qui me manque, mais les forces m'abandonnent!

MARGUERITE. Nous voici arrivés.

HENRI, *à Jean.* Pardon, mon ami, est-ce bien ici la demeure de Jean le batelier?

JEAN. Oui, Monsieur... Mais, Dieu me pardonne! voilà une brave dame qui m'a tout l'air de se trouver mal! reposez-vous un brin. (*Montrant les chaises.*) Les chaises ne sont pas trop bien rembourrées, mais elles sont solides et cela délasse tout de même, quoi!..

MARGUERITE. Nous acceptons de grand cœur! (*Elle conduit la comtesse et la fait asseoir à gauche.*)

HENRI. Pourriez-vous me dire où est Jean le batelier, et si je pourrais lui parler?

JEAN. Sauf votre respect, Monsieur, c'est ce que vous faites depuis que vous êtes entré.

HENRI. Ah! c'est vous, mon ami; votre barque est prête, n'est-ce pas?

JEAN. Toujours.

LA COMTESSE. Dieu soit loué!.. Prépare-la de suite et préviens-nous sitôt que nous pourrons partir.

JEAN. Préparer ma barque?.. pourquoi faire?

HENRI. Pour nous conduire au bâtiment français.

JEAN. Faites excuse, Mossieu, mais cela ne se peut.

MARGUERITE. Eh quoi!.. tu refuses de nous conduire?

JEAN. J'en suis vraiment désolé, ma belle demoiselle, mais il le faut.

LA COMTESSE. Tu ne nous refuserais pas, si tu savais!..

JEAN. Dame!.. vos affaires sont les vôtres et ne me concernent pas... Mais quant aux miennes, j'ai juré de ne conduire personne au bâtiment français, et pour rien au monde je ne le ferai.

* Cette scène peut se supprimer, et Jean peut continuer la scène I par les mots : C'est égal, etc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HERMANN.

HERMANN. Je saurai bien t'y forcer, moi!..

JEAN. Minute!.. Vous m'avez tout l'air d'un honnête homme; eh ben, que feriez-vous, si l'on voulait vous contraindre à manquer à votre serment?

HERMANN. Envers et contre tous, je le tiendrais... Mais...

JEAN. Eh ben!.. c'est ce que je fais... Voilà...

LA COMTESSE. Tout est perdu!..

MARGUERITE. Qu'allons-nous devenir?..

HENRI. Eh quoi!.. tu ne connais aucun moyen de nous sauver?

JEAN. Hélas! non; car d'ici cinq lieues au moins il n'y a pas un seul batelier.

HERMANN. Tu vois notre désespoir; hésiteras-tu encore à nous conduire?

JEAN, *allant vers la comtesse.* Manquer à ma parole... jamais!.. Mais voyons, mes pauvres dames, ne vous désolez pas tant... j'ai vu dans la journée un pêcheur jeter ses filets à la mer à quelque distance d'ici, peut-être n'a-t-il pas encore quitté ces parages, et consentira-t-il à vous mener au bâtiment français.

LA COMTESSE. Quel espoir!..

HERMANN. Hâtons-nous d'aller le trouver, et tu peux dès à présent compter sur la générosité de madame la comtesse.

JEAN. Eh ben! vrai... je ne faisais cela que pour vous tirer de peine, et pas autre chose; c'était le cœur seul qui parlait, quoi!..

LA COMTESSE, *se levant.* Merci... mon ami... et partons tout de suite.

JEAN. Inutile de vous déranger, ma chère dame, car on ne peut arriver au bâtiment qu'en doublant la pointe que voici; nous sommes donc forcés de revenir de ce côté; reposez-vous en nous attendant, et, soyez tranquille, nous serons bientôt de retour. (*Il va chercher le baril qu'il roule près de la trappe, le lève et le descend dans le caveau.*)

HENRI, *qui s'est approché.* Que fais-tu donc?

JEAN. C'est une petite provision de poudre que je mets en sûreté, et maintenant partons, car d'un moment à l'autre celui qui m'a retenu peut venir me chercher.

LA COMTESSE, *à Hermann.* Et mon fils... d'où vient qu'il n'est pas avec toi?

HERMANN. Il nous rejoint à l'instant. (*Bas à Henri.*) André nous a trahis... les soldats seront ici dans quelques instants peut-être!..

HENRI, *à Marguerite.* Veille bien sur ma mère... je te la confie! (*A la comtesse.*) A bientôt, Madame! (*Il lui baise la main.*)

HERMANN, *à la comtesse.* Je vais avec eux, madame la comtesse, et je vous le jure, d'une manière ou d'une autre nous partirons ce soir.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *qui les a accompagnés jusqu'à la porte, revient.* Que vous êtes pâle, ma mère!..

LA COMTESSE. C'est que mon âme est brisée!.. L'inquiétude me dévore!.. Si tout allait échouer!.. Si au moment de toucher à la liberté, au bonheur... tout s'écroulait devant nous!.. Et puis .. cette hésitation de mon cœur est une affreuse torture!.. Que veux-tu... malgré vos serments... malgré moi-même .. je doute encore... Je ne sais lequel nommer mon fils!.. Et quand je pense que dans un moment, peut-être, on peut en arracher un de mes bras... Cette pensée me rend folle...

MARGUERITE. Rassurez-vous, ma mère... toutes nos précautions sont bien prises, et Dieu est pour nous! (*Elle la fait asseoir près de la table; la comtesse, en s'asseyant, manque de se brûler; Marguerite éloigne vivement la lumière.*)

LA COMTESSE. Que fais-tu donc, ma fille?

MARGUERITE. Je recule la lumière, qui aurait pu vous brûler.

MARGUERITE *s'approche de la trappe, qui n'est pas bien fermée.* Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE. Qu'as-tu?

MARGUERITE. Rien... c'est ce brave homme qui, en déposant de la poudre dans ce caveau, a oublié d'en bien fermer l'ouverture, et vous auriez pu vous blesser. (*Elle ferme la trappe et frappe dessus avec le pied.*)

LA COMTESSE. Je ne puis résister à mon impatience; je t'en prie, mon enfant, va voir sur la grève s'ils ne reviennent pas.

MARGUERITE. Mais par la fenêtre, qui est près de la porte, ma mère, je pourrais voir.

LA COMTESSE. Non, va, mon enfant, va.
MARGUERITE. Vous laisser seule, ma mère ?
LA COMTESSE. Oh ! ne crains rien, je vais prier en t'attendant. (Marguerite sort en regardant sa mère ; on doit, par la fenêtre, la voir monter sur la colline.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, puis LISBETH.

LA COMTESSE, se mettant à genoux. Mon Dieu !.. c'est vous seul que j'implore pour me tirer de l'incertitude qui déchire mon cœur... éclairez ma raison qui s'égare... et, par un effet de votre toute-puissance... faites-moi connaître lequel est mon fils! (Elle se relève. Aux dernières paroles de la comtesse, Lisbeth ouvre la porte.)
LISBETH. Enfin ! voici une cabane, peut-être y trouverai-je quelques secours.
LA COMTESSE. C'est déjà toi, Marguerite ?
LISBETH. Non, c'est moi, Madame, Lisbeth.
LA COMTESSE. Lisbeth !.. Qui êtes-vous et que venez-vous faire sur cette plage déserte?
LISBETH. Je me suis égarée en cherchant le château de Fronsberg, car il faut à tout prix que je parle à la comtesse.
LA COMTESSE. Et que lui voulez-vous, chère enfant?
LISBETH. Lui demander de sauver mon père !
LA COMTESSE. Oh ! parlez alors, car je suis la comtesse de Fronsberg.
LISBETH. Vous ! Eh bien, Madame, moi, je suis Lisbeth... la fille du geôlier de Harlem.
LA COMTESSE. La prison où était renfermé mon fils !
LISBETH. Oh ! je ne demande pas grand'chose, allez, rien qu'un petit coin où mon père puisse finir sa vie, car nous sommes sans ressources ! sans asile !
LA COMTESSE. Sans asile !
LISBETH. Dame ! madame la comtesse, on a accusé mon père d'avoir participé à l'évasion de votre fils, et le soir même on l'a chassé !..
LA COMTESSE. Pauvres gens !
LISBETH. Eh bien! vrai, madame la comtesse, mon père ne regrette rien de ce qu'il a fait : n'est-ce pas votre fils qui m'a sauvée quand l'incendie a envahi la prison, et sans lui pourrait-il encore m'embrasser ?.. Mais il ne vous a donc pas parlé de l'incendie !..
LA COMTESSE. Non, mon enfant, mais n'importe : ce que mon fils a fait pour vous, c'est moi qui vous dois encore de la reconnaissance. (Lui donnant une bourse.) Tiens, prends cela en attendant. Vous êtes sans asile, dis-tu ? eh bien! va trouver mon intendant au château de Fronsberg, que tu verras de ce côté, à quelque distance de la grève. Mes bienfaits vous y suivront.
LISBETH. Merci, madame la comtesse. (Elle s'éloigne.)
LA COMTESSE. Mais pourquoi ne pas vous être adressés à moi plus tôt ? pourquoi avoir attendu trois mois ?
LISBETH. Trois mois ! mais il n'y a que huit jours que votre fils s'est évadé.
LA COMTESSE. Tu te trompes, enfant, il y a trois mois que Henri est près de moi.
LISBETH. C'est impossible, madame la comtesse, car j'en suis sûre, ce n'est que ce matin que vous avez dû embrasser votre fils.
LA COMTESSE, à part. Ce matin ! (Elle passe à gauche.)
LISBETH. Qu'avez-vous donc, madame la comtesse? comme vous êtes tremblante ?
LA COMTESSE. Ah ! je savais bien que mon cœur ne pouvait se tromper, que cette voix qui le faisait battre si délicieusement était bien celle de mon fils !
ANDRÉ, dans la coulisse. Holà, Jean !..
LA COMTESSE. Lui !.. (A part.) Mon Dieu !.. vous m'avez exaucée !.. je vais enfin savoir la vérité !.. (A Lisbeth.) Lisbeth, celui qui t'a rendue à ton père, tu le reconnaîtrais, n'est-ce pas?
LISBETH. Si je reconnaîtrais mon sauveur !.. Oh ! oui, madame la comtesse.

SCENE VI.

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, sans voir Lisbeth ni la comtesse. Il n'y a donc personne ici.
LA COMTESSE, à Lisbeth. C'est lui, n'est-ce pas ?
ANDRÉ, voyant Lisbeth. Ciel !.. Lisbeth !..
LISBETH, s'avance et reconnaît André. Cet homme ! oh ! non... ce n'est pas votre fils, madame la comtesse !.. c'est André le voleur !.. c'est André l'assassin !.. (André s'avance menaçant vers Lisbeth, celle-ci pousse un cri et s'élance dans les bras de la comtesse.
LA COMTESSE, la serre contre elle. Ah ! c'est affreux !.. Ne crains rien, mon enfant, et va retrouver ton père... désormais, je me charge de votre avenir.
LISBETH, lui baise la main. Soyez bénie, madame la comtesse ! (Elle sort vivement.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ANDRÉ.

LA COMTESSE. Mais qui êtes-vous donc, vous, qui, pendant si longtemps, avez volé le nom et la place de mon enfant?
ANDRÉ. Qui je suis ?.. mais Lisbeth vient de vous le dire : Je suis André le voleur !.. André l'assassin !..
LA COMTESSE. Taisez-vous !.. taisez-vous !..
ANDRÉ. Oh ! dussent mes paroles vous tuer... je veux parler, il y a trop longtemps que j'étouffe sous le masque qui me couvre !.. il y a trop longtemps que je garde le silence !.. je vais me montrer à vous tel que je suis !.. (La comtesse fait un mouvement d'épouvante.) Pour arriver à la fortune, j'ai tué, dans la prison, celui que votre fils avait envoyé près de vous, sachant que, lui mort, vous ne lui survivriez pas !.. Pour conserver mon rang et ma richesse, j'ai épousé Marguerite, la fiancée de votre fils, dont je suis devenu l'ennemi mortel, car il m'a insulté !
LA COMTESSE. Je crois que ma raison s'égare !.
ANDRÉ. Aussi l'avez-vous embrassé pour la première et la dernière fois.
LA COMTESSE. Que dit-il, mon Dieu !
ANDRÉ. Je dis, madame la comtesse, que, dans un instant, des soldats viendront s'emparer de Frédéric Muller, et me vengeront ainsi de l'affront qu'il a imprimé sur mon visage.
LA COMTESSE. Non !... je ne puis croire à tant de perfidie !... Non !.. tant de cruauté ne peut résider dans le cœur d'un homme !... Par vos souvenirs d'enfance... au nom de cette affection que je vous ai témoignée... de ce titre de fils que je vous ai donné... ne me séparez pas de mon fils !...
ANDRÉ. Ce que vous me demandez est impossible, Madame; et quand même je le voudrais... il est trop tard !...
LA COMTESSE, prenant la main d'André. André... moi, que tu as si souvent nommée ta mère... moi, à qui tu dois quelque reconnaissance... (Elle se met à ses pieds, près de la trappe.) Je suis à tes pieds... aide-moi à sauver Henri... et ma fortune entière, je te l'abandonne !...
ANDRÉ. Encore une fois, Madame, c'est impossible !... (Il retire sa main, la comtesse tombe accablée, mais sa main rencontre l'anneau de la trappe.)
LA COMTESSE, à part. La poudre !... C'est une inspiration du ciel ! (Se relevant lentement.) Eh bien !... puisque ni mes larmes, ni mes prières ne peuvent te toucher... puisque rien ne peut émouvoir ton cœur... C'est à moi seule à sauver mon fils !
ANDRÉ. Que Dieu vous soit en aide, alors! (Il se dirige vers la porte, la comtesse se place devant.)
LA COMTESSE. Tu ne sortiras pas !... Dans tes lâches calculs, tu oubliais que la mère veillait... et qu'elle, vivante on ne toucherait pas à son enfant !...
ANDRÉ. Je ne voudrais pas porter la main sur une femme... sur vous, madame la comtesse... mais, je vous en prie... ne lassez pas ma patience !... (Pendant ces derniers mots, la comtesse a retiré la clef de la porte, et en tâtonnant est allée à la fenêtre.)
LA COMTESSE. Dusses-tu me tuer !... tu ne sortiras pas. (Elle jette la clef à travers les barreaux.)
ANDRÉ. Par tous les démons de l'enfer !... c'est vous qui l'aurez voulu !... (Il la pousse brusquement de côté et cherche à ouvrir la porte.)
LA COMTESSE, venant se heurter contre la table. Lâche !... lâche !... (Elle touche la lumière.) Toute lutte avec toi est impossible !.. je choisis donc la mort pour tous deux !..
ANDRÉ, qui s'était dirigé vers la petite porte de gauche, revient. La mort ! par ma foi !.. le conte est fort bon !... il est malheureux que je ne sois pas un enfant qu'on effraye à propos de rien.
LA COMTESSE. Insensé !... qui ne voit pas à ma résignation que tout est fini !... qui a pu croire qu'une mère, dût-elle mourir, ne sauverait pas son enfant !...
MARGUERITE, essayant d'ouvrir la porte. Ma mère !... ma mère !...
ANDRÉ. Jean !...
MARGUERITE. La voix d'André !... (André entre dans la chambre à côté.) Ma mère !...
LA COMTESSE, cherchant à genoux l'anneau de la trappe. Marguerite... mon enfant... la clef... sur la grève... près de la fenêtre. (Pendant ces derniers mots, elle a soulevé la trappe, et se dirige en tâtonnant vers la table. On doit voir Marguerite chercher la clef près de la fenêtre.) Mon Dieu !.. pardonnez-moi sa mort et la mienne... mais je veux assurer la liberté... la vie de Henri !... (Elle saisit la lumière

et se dirige vers la trappe qui est ouverte. Au moment où elle laisse tomber la lumière dans la caveau, Marguerite arrive.)

MARGUERITE. Ciel! (Elle entraîne la comtesse.) Venez, venez, ma mère! (Elle ferme la porte en sortant, au même moment André paraît.)

ANDRÉ. Personne!... Malédiction!.. (Tout à coup une forte détonation se fait entendre, André tombe, la trappe se referme, la cabane disparaît, on voit la mer et un rocher praticable à gauche, tout cela doit être éclairé par le feu.)

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, MARGUERITE, sont sur la grève au fond; ANDRÉ, étendu sur le premier plan; HENRI, puis HERMANN.

HENRI, descendant du rocher. Ma mère!.. ma mère!...

LA COMTESSE. Cette fois.... c'est bien mon fils!.. (Elle le serre dans ses bras.)

HERMANN, descendant du rocher. André!... où est André?...

MARGUERITE. Mort peut-être!

HERMANN. Mort!... (Il s'élance et voit André étendu sans mouvement.) Ciel!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS, PAYSANS, PAYSANNES.

L'OFFICIER, descend du rocher avec les soldats, et s'adressant à la comtesse. Votre sauf-conduit. J'ai ordre d'arrêter ici toute personne qui n'en aurait pas. (Les paysannes et paysans sont groupés au fond sur le rocher.)

LA COMTESSE. Henri, veuillez remettre à Monsieur le sauf-conduit de don José. (Henri le donne à l'officier.)

L'OFFICIER. La famille de Frousberg!... (Il se découvre.) Alors c'est vous, monsieur le comte, qui devez nous livrer Frédéric Muller?

LA COMTESSE, serrant son fils dans ses bras. Nous sommes perdus!..

MARGUERITE, à part. Que faire?

ANDRÉ, blessé à la tête, soutenu par Hermann, et d'une voix éteinte. Vous demandez Frédéric Muller?.. C'est moi!..

L'OFFICIER. Vous?.. (Il va parler à ses soldats, au fond.)

MARGUERITE, à part. André!..

HENRI, à la comtesse. Il nous sauve, ma mère!..

ANDRÉ. La mort fait pardonner bien des crimes... J'implore mon pardon ..

HERMANN, soutenant André. Pardonnez au fils, par pitié pour le père!..

LA COMTESSE. Eh quoi!.. André.

HERMANN. C'est mon enfant...

LA COMTESSE. Mourez en paix, André, je vous pardonne.

ANDRÉ, mourant. Oh! merci... mon père!.. Adieu!... (Il meurt. — Marguerite cache sa tête sur l'épaule de la comtesse. — Henri est près d'elle, sur le premier plan, à droite. — Au fond les soldats.)

HERMANN, agenouillé près du cadavre d'André. Inclinez-vous tous... car le coupable n'appartient plus à la justice des hommes. (Il se relève en montrant le ciel.) Il ne relève plus que de celle de Dieu!

(Le rideau baisse.)

77312

FIN